

EVA KAVIAN

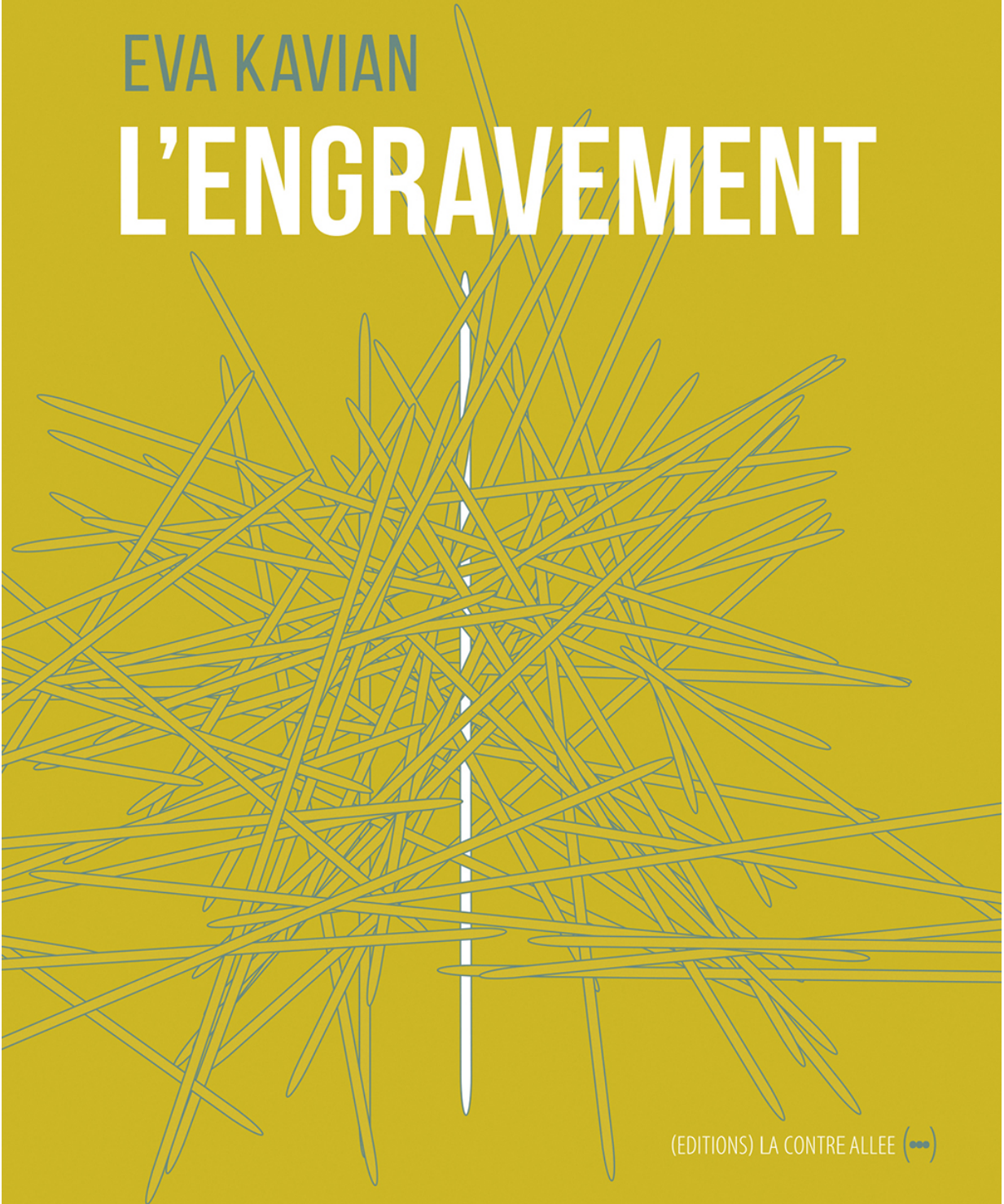
L'ENGRAVEMENT



(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE (•••)

EVA KAVIAN

L'ENGRAVEMENT



(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE (see)

OceanofPDF.com

L'ENGRAVEMENT

EVA KAVIAN

OceanofPDF.com

Pour Kaki

OceanofPDF.com

Les baleines bleues ne répètent jamais leurs chants à l'identique, ils évoluent. On ne les comprend pas encore. Certains pensent qu'elles sont capables de se suicider en s'échouant sur une plage mais il semblerait plutôt que ce soit le bruit du monde, le bruit de notre monde *moderne*, qui perturbe leur outil de navigation, de communication, puis pousse leur stress à un paroxysme ingérable, et qu'ainsi s'engravent ensemble, le long de certains rivages, plusieurs baleines égarées, après une vie pourtant solitaire.

OceanofPDF.com

Vous quittez le parking, l'arrêt de bus, la rue que personne ne veut habiter, vous vous rassemblez involontairement sur le chemin asphalté bordé de haies taillées au cordeau, vous avancez sans guide dans le parc – escouade silencieuse – vers la terrasse où ont échoué vos baleines pitoyables, égarées dans le bruit du monde. C'est la première fois que tu rejoins le troupeau, tu ne regardes pas ceux qui t'entourent, tu es la seule à souffrir, l'angoisse qui noue ton ventre exige de toi un effort musculaire singulier pour avancer une jambe, poser un pied, avancer l'autre jambe, avancer, cette chose si simple quelques jours auparavant. Tu arrives devant la terrasse, Mira n'y est pas, c'est encore trop tôt, tu ne regardes pas non plus les baleines, rien ne te concerne que ton enfant, ta petite, qui a voulu mourir. Tu entres dans le hall, la frontière, penses-tu alors. Ta douleur te rend unique, isolée, elle te camisole, tu cherches une infirmière, un médecin, ton enfant, les seuls êtres avec qui il t'est possible de communiquer depuis le jour de l'ambulance. Tu as droit à une visite, bien sûr, au parloir, deuxième porte à droite, sous surveillance visuelle, c'est comme ça en section fermée, une demi-heure, c'est comme ça la première semaine. Tu prends Mira dans tes bras, elle pleure, elle qui ne pleure jamais, elle sent mauvais, *pardon maman, pardon maman, pardon maman*, elle se souvient de tout, elle a pris des médicaments, elle avait envie de vomir chaque fois qu'un comprimé passait contre sa glotte, mais elle a continué, elle a vidé la boîte, après c'était difficile de marcher alors elle s'est allongée sur son lit en t'attendant, elle savait que tu allais venir. Ce qui a suivi, elle a oublié. Elle voulait mourir ou dormir et ne jamais se réveiller. Elle avait tout de même préparé son sac pour l'hôpital, au cas où. Et maintenant ? Maintenant aussi. Elle ne veut plus souffrir. Elle ne veut plus souffrir à ce point. *Je suis là, je t'aime, je tiens à toi*, tu refuses tes larmes, ton enfant a besoin de ta force, tu ne l'obligeras pas à croiser ton chagrin. Ton enfant ne veut plus vivre et autour de vos corps enlacés le sol se fissure, l'écorce terrestre se fend d'une faille infranchissable, le nœud qui s'est formé dans ton ventre, quand tu suivais

l'ambulance, se serre plus encore, tes poumons se racrapotent sous la pression, *pardon maman, pardon maman*.

Tu dois partir, t'arracher, tu fais un grand sourire, tu traverses le hall, tu ne vois pas sur la terrasse les cendriers qui débordent, les cannettes écrasées, tu rejoins l'asphalte, le troupeau, le parking, tu avances une jambe, tu poses un pied, tu avances l'autre jambe, avancer, cette chose si simple, avant. Dans ta voiture, tu n'as des sanglots que les soubresauts, on dirait un vieux robinet que l'on tente d'ouvrir trop vite après les gelées. Tu ne vois pas celui-là qui attend un bus, celle-là qui décadénasse en tremblant son vélo, ni ce couple lent qui se donne la main, ni cet homme qui tapote son clavier en marchant, ni cette femme, qui a ton âge et en paraît vingt de plus. La horde anéantie. Même en suivant l'ambulance, quand ton corps entier se contractait, quand tu criais dans ta voiture de ce cri inconnu, viscéral, ce cri de bête qui se mêlait au bruit de la sirène, même à ce moment-là, tu n'as pas pleuré. Comment peut-on laisser une mère conduire derrière l'ambulance qui transporte son enfant qui a voulu mourir ? Tu jettes un regard dans le rétroviseur, tu ne reconnais pas ton visage. Tu n'es plus celle que tu étais. Et personne ne le sait.

– Je vous mets un rendez-vous dans un mois pour une pré-admission. Inutile de le programmer plus tôt, de toute façon, il n’y a pas de lit qui soit libre avant six semaines. Nous verrons lors de cet entretien si une hospitalisation s’avère nécessaire. Si la situation devient ingérable de votre côté, le plus efficace est de passer par les urgences. Ils la garderont une ou deux nuits.

OceanofPDF.com

Vous avancez, pressés d'arriver et pressés de partir, lents pourtant, ou lourds. Vous descendez du bus, le chauffeur te fait un petit signe, discret, soutenant, il te reconnaît, depuis tous ces mois. D'autres se garent, tirent douloureusement sur une cigarette, vérifient leur maquillage avant de quitter l'habitacle ou envoient un dernier texto, puis rejoignent le troupeau dépareillé. Il y a quelques minutes, les portes se sont ouvertes, les baleines sont sorties, elles attendent, vautrées sur les sièges en plastique sale, un peu d'amour et quelques clopes. Certaines n'espèrent rien ni personne, on ne vient plus les voir. Celles-là parlent fort, jurent et pètent ou rotent, elles marquent leur territoire de mégots mouillés et de voix stridentes, elles font les dures en chipotant des dents leur piercing lingual ou en crachant au pied des darons décati qui, eux, viennent voir leur petit chéri. Ce n'est pas parce qu'elles n'ont pas de visites qu'elles n'existent pas. Elles le montrent. C'est le clan de Claudy. Jonas n'est jamais loin. Qu'est-ce qu'il leur trouve, à ces épouvantails, tu n'en sais rien. Tu sais que Claudy le protège et qu'elle l'appelle Jésus. Tu as remarqué qu'il regarde son cul. Ton petit ton chéri mate le cul de cette grosse gouine qui sue, ton petit ton chéri se prend pour le Messie ou le Che, les bons jours. Il va sauver le monde et le tien s'effondre, il est aussi maigre que Don Quichotte, une tête de saint suaïre, il faut l'admettre, et il tourne autour de Claudy tel un illuminé. Quand il est assommé. Comme aujourd'hui. Tu t'approches, tu le vois hébété, culdeclaudyriqué, ta mâchoire te lance et c'est reparti, tu t'en veux. Si tu avais esquivé ses coups, dimanche, ils n'auraient pas été obligés de forcer la dose. Ah, il t'a repérée. Il avance. Tu reconnais sa démarche figée par les neuroleptiques, son regard déshabité, tu essaies de ne pas fixer sa langue. Qui pend. Sursaute un peu. Pend. Le psychiatre t'a expliqué que ce n'est pas parce qu'il ne t'aime pas, ou plus, que ses colères tombent sur toi. Tu ne dois pas tout mélanger. Taper sur toi est un symptôme de sa maladie. D'une certaine manière. D'ailleurs quand il t'a frappée, tu n'étais pas sa mère. Tu étais l'Autre menaçant. Ah. Toi, tu lui demandais juste comment il se

sentait. Tu lui tendais les couverts pour qu'il t'aide à dresser la table. Il n'avait pas l'air de saisir, c'est vrai. Il regardait ta main, il marmonnait, tu ne comprenais pas ce qu'il disait, mais cela, tu en as l'habitude maintenant, tu gardais les couverts à la main, ton bras tendu. Tu avais toute la patience du monde en toi, il allait finir par percuter.

Bonjour mon chéri (c'est bien ou pas bien de dire mon chéri à son fils de vingt-trois ans ?) je suis contente de te voir (je ne suis pas oppressante, là ?) comment vas-tu aujourd'hui (intrusive ?) Papa n'a pas pu venir mais il t'embrasse (c'est vrai qu'ils sentent quand on ment ?) ne t'inquiète pas je n'ai plus mal (ne pas dramatiser, de toute façon « il ne ressent pas les choses comme vous »). Tu hésites. Est-ce un jour où tu peux le toucher ? Vos corps se rapprochent, mais vous n'allez pas l'un vers l'autre. L'autre en toi n'existe plus pour lui. Ça veut dire quoi ? Et l'autre en lui, c'est qui ? Il est devenu qui ? Quoi ? Pourquoi ? Pourquoi lui ? Toi ? Tu l'as porté dans ton ventre, tu as marqué chaque centimètre de sa croissance sur l'embrasement de chêne, tu as raconté les histoires, chanté les comptines et un jour il est devenu fou. Tu regardes les visiteurs, tous les regards s'évitent. Circulez, rien à voir. *Bonjour Jonas, je t'ai apporté des galettes.* Il adore les galettes, il est sûrement content. Dimanche il était content. Il avait droit à sa journée. Vous vous êtes retrouvés à trois. Toi, votre fils, et Georges, qui surjouait le père épanoui, mais vos filles ne sont pas venues. Elles se protègent. La fuite n'est jamais un moyen de se protéger, c'est ce que tu réponds à tes amis quand ils te conseillent de te protéger de lui. De ton propre fils. En attendant, c'est sur toi qu'il a tapé, dimanche. Tu le vois raide, figé, incapable d'articuler une phrase de plus de trois mots, tu te sens responsable, coupable, et en prime, tu ne sais pas si tu préfères quand il est assommé ou assommant. Ce n'est plus ton enfant. Ce n'est pas l'enfant d'une autre mère. Tout cela t'épuise étrangement. *Eh, Jésus, tu partages avec les copines ?* Jonas l'automate t'oublie, il donne les galettes à Claudy. Tu les regardes. De loin. Interloquée. Avant, ton enfant était normal. Très intelligent même. Dans son cas, on peut dire brillant.

Tu reprends l'allée, le bus dans lequel personne ne se bouscule, tu regardes ceux qui crânent jusqu'à leur véhicule. Entre toi et le monde, il y a un voile glacé. Entre toi et Georges également. C'est du reste du monde – ce monde qui te juge – que tu te protèges. Pas de Jonas. Le week-end

prochain, c'est le tour de Georges. C'est ce que vous avez trouvé pour tenir.
Ne pas voir ce qu'est devenu votre fils ingénieur, une semaine sur deux.

OceanofPDF.com

– On pense à une décompensation schizophrène. Votre fils fumait ? Des joints, je veux dire. Il fumait des joints ? Vous pouvez bien entendu consulter un confrère. Je vous suggère d'attendre un peu afin de ne pas perturber davantage votre fils.

OceanofPDF.com

Vous passez devant l'arrêt de bus de ceux qui partent. Ils ont une autorisation de sortie, ils s'agglutinent obèsement. Le bus décharge des parents, de l'autre côté de la place, après il fera le tour, ceux qui partent monteront, iront oublier quelque part que leur vie ressemble à un couloir blanc. Terminus, tout le monde descend. Les déchargés vous suivent, tu sens leurs yeux dans ton dos et tu sais qu'ils ne te voient pas. Ils regardent les haies bien taillées de ceux qui ont encore le cœur à tailler une haie. Ils regardent le parc, au-delà de toi, cherchent un signe, un mouvement, une indication, la météo de l'âme défoncée de leur petit. Tu donnes la main à ta femme. En réalité, sans sa main tu n'aurais pas la force. Pas un pas de plus. Terminus. Le troupeau, ce monstre hybride, se reforme, autour de vous. Tu voudrais les sentir réellement autour de toi mais chacun est si seul et sa peine à ce point astringente que, désolidaires, vous vous acheminez. Toi au moins tu es deux. Tu as sa main, ce lien qui tient, malgré tout. Ceux du parking vous rejoignent. Tu entends déjà le chant des baleines, tu n'y comprends rien. Tu diras à Manon ce que tu lui as dit la semaine dernière. Tu ne sais rien lui dire d'autre. *Ma chérie, Yves est très gentil, il s'occupe bien des enfants, je t'assure, il ne veut pas te tuer, il te veut du bien, il n'a pas mis le feu à la chambre, d'ailleurs ce n'est pas si grave, il a déjà tout nettoyé, il a même remplacé les rideaux, heureusement que tu l'as, il est adorable, il veut ton bonheur, jamais il ne t'a frappée et non non, il ne rentre pas dans l'hôpital pendant la nuit, dors tranquille ma chérie, Yves reste à la maison avec les enfants, il veut que tu t'occupes bien de toi et que tu reviennes guérie, il est un peu perdu, alors on l'aide de notre mieux, et on voit bien qu'il est triste, il est temps de te ressaisir ma chérie, d'ouvrir les yeux, c'est un bon mari qui t'aime, n'importe lequel se serait enfui après tout ça, crois-moi.* Tu lui diras tout ça parce que toi, tu n'as pas compris que ça ne sert à rien. Tu entres dans le hall, cette porte de prison, dit ta femme, mais d'un côté ou de l'autre de cette porte, vous êtes tous prisonniers. Dans la salle d'attente, une baleine vide le pot de chocolat à tartiner qu'elle vient

de recevoir. Dans le couloir, une baleine a été amputée au niveau des genoux. Tu ne peux empêcher l'image d'un train de foncer sur toi. Au début cela vous a rassurés qu'il y ait de la place dans le service des jeunes. Manon n'a que vingt-huit ans. Trois ans de trop pour aller dans ce service mais ils ont pensé « préférable » de ne pas l'hospitaliser en service adulte. Tu observes les « jeunes » longer les murs, ahuris, lourds et lents, tu ne donnes pas de monnaie à la petite qui t'en réclame, comme à chaque fois, tu évites de croiser le regard du gars qui parle tout seul, mais tu as vu, dans sa barbe, du potage séché, des miettes de pain. Votre fille vous attend dans le « salon », appliquée à arracher ses ongles. Elle est si belle, elle. Qu'est-ce qu'elle fiche ici ? Vous lui aviez pourtant bien dit que les écrans n'étaient pas bons pour la santé, vous lui avez parlé du principe de précaution, des fakes, des fakenews, qu'est-ce qui lui a pris tout d'un coup de s'obséder ainsi ? De mettre le feu à la maison où dormaient ses enfants ? Tu revois Yves débarquer avec les filles dans les bras, en pleine nuit, il avait appelé le 112, il allait la rejoindre, il était affolé, tu t'es occupé des petites, tu lui as dit de venir finir la nuit chez vous, tu l'attendrais, le temps qu'il faut, tu ignorais encore que cette nuit allait dévaster les années qu'il te restait à vivre. Tu penses à ton frère qui vient d'entrer en soins palliatifs. Lui au moins, si un de ses enfants perd la boule, il ne sera plus là pour en souffrir. Tu l'envies presque. Vos mains enlacées, cette alliance profonde de tendresse et de chagrin, cette peine que vous avez pour l'autre, en plus de la vôtre, vos mains enlacées, c'est ce qui vous tient debout, toi et ta femme, quand vous entrez dans le salon. À aucun instant tu n'as pensé à fuir. Tu es là. Tu peux parler à ta fille. Tu sens en toi une infinie douceur. Tu vas essayer de la raisonner. Sans regarder ses mains. Parce que ça, c'est au-dessus de tes forces.

À l'arrêt de bus, la femme que tu suivais dans le parc dépose ses deux sacs recyclables. C'est la mère d'une baleine. Tu les as vues ensemble. Déjà au grand air, ses sacs puaient la pisse. Alors dans le bus. Tout le monde va savoir que sa fille se pisse dessus. Ça te donne envie de pleurer. Vous rentrez chez vous à pied, comme chaque fois. Cela vous fait du bien, de marcher sans parler, après les visites.

– Il est important pour votre fille que votre ex-mari vienne à la réunion avec vous. Essayez de le lui faire entendre.

OceanofPDF.com

Vous êtes dix, vous êtes vingt, ça dépend. D'autres suivront. Les visites commencent à peine. Vous êtes ceux qui ne veulent pas rater une minute, ou ceux dont l'enfant s'angoisse trop, si vous êtes en retard. Vous avez renoncé au club de tennis, au rendez-vous copines, vous avez pris un congé ou réorganisé vos heures de récup, vous avez tout laissé tomber, parce que votre place est ici, le mercredi après-midi. Tu reconnais quelques silhouettes, certaines épaules, le parc est magnifique en automne. Les feuilles dans l'allée font chuchoter vos pas. Tu as envie de ralentir les tiens. Il y a deux ans que tu viens, ça dure deux semaines, trois mois, ça dépend. Tu es toujours en dépression, en burn out, en arrêt de travail, en arrêt de tout, mais contrairement à la première année, maintenant, quand Loreen est ici, tu es plus tranquille. Tu t'en veux de penser ça mais hier encore ils t'ont appelée pour te dire qu'ils l'ont retrouvée avec un sac sur la tête, du coup elle est en isolement, visite interdite. Si elle avait été chez toi, tu l'aurais retrouvée sans vie ce matin. La nuit, avec tout ce qu'on te donne pour dormir, tu dors. Alors oui, quand elle est ici, elle est mieux protégée. Tu ne la verras pas. Tu viens chercher son linge sale. Elle apprendra que tu es venue. C'est pour cela que tu viens aujourd'hui. *Quand je suis en isolement, je pense que tu vas m'oublier, c'est horrible, personne ne me parle, ça dure des jours.* Tu viens chercher son linge pour lui dire que tu l'aimes. Tu ne veux pas penser au lit arrimé au sol, sans draps, sans taie d'oreiller, à la caméra de surveillance fixée au plafond de la chambre et du coin toilette. Ils ne t'ont pas dit si elle s'était coupée avant. Tu verras ça sur les vêtements. Tu vas passer devant le bureau des infirmières. Si la rousse est là, tu lui poseras quelques questions. La rousse, même si ta fille est majeure, elle t'en dit un peu plus. Quand tu as cherché du travail, tu as refusé un poste en psychiatrie. Tu préférerais la chirurgie. Cela t'aurait-il préservée ? Les enfants des infirmières psychiatriques décompensent-ils moins que les autres ? Parce qu'à force de venir ici, tu te dis qu'il y en a beaucoup, des jeunes qui vont mal. À se demander quoi. Tu as beaucoup réfléchi à tout ça. On est

dans un monde qui exige le bonheur, la réussite, il faut des diplômes, un loft, un corps parfait et des vêtements de marque, il faut voyager loin, avoir une vue panoramique et un jacuzzi, il faut consommer et sauver la planète, il faut cuisiner slow food et grimper tous les échelons, être jeune et avoir de l'expérience, tu comprends que pour certains, c'est trop, ils ne se sentent pas à la hauteur. *Je n'aime pas ce que je suis.* Avant de chercher le linge, tu t'adosses contre le bâtiment. De l'autre côté du mur, c'est la salle d'isolement, tu le sais. Tu te colles au mur. Tout en toi parle à ton enfant, tu veux qu'elle entende que tu es là, ce que ton cœur lui dit. Elle est si sensible. Qui sait ? Certains disent que l'eau a une mémoire. Et les murs ? Puis tu traverses la terrasse, tu as peur. Tu as croisé une ambulance en arrivant. C'est peut-être ta fille qu'elle emportait. Mais la rousse te rassure. Loreen est plus calme. Ça a été difficile pendant la nuit, ils ont dû l'attacher, elle se tapait la tête contre le mur, mais elle est plus calme. *Dites-lui que je suis venue pour son linge. Dites-lui que je l'aime.*

Tu croises des arrivants sur l'allée du parc. Au loin, le jeune barbu qui ressemble à Jésus marche avec son père. Il a l'air normal aujourd'hui. On dirait un père et son fils qui se promènent dans un parc. Tu pars avant la fin des visites, forcément. Tu rentres dans ta voiture, tu claques la porte et l'odeur du sang de ton enfant envahit l'habitable. Pas besoin de regarder dans le sac. Toi qui n'as pas pleuré de toute la semaine, si fière de maîtriser enfin tes émotions, tu fonds. Les tremblements te reprennent. Tu es incapable de conduire. Tu attends. Dans ton rétroviseur, le troupeau s'approche. Ce soir, tu appelleras le service. Tu demanderas comment elle va. Tu imploreras qu'on lui dise que tu as téléphoné. En général, tu évites de les déranger, mais ce soir tant pis. Ta décision est prise. Cela te donne la force de démarrer. Tu croises Claudy qui était en autorisation de sortie. C'est une amie de Loreen, tu lui fais un petit signe et un petit sourire. Tu ne sais pas qu'elle a apporté un rasoir pour ton enfant.

– Vous lui téléphonez tous les jours ? C’est une pathologie du lien. Il est peut-être temps de prendre un peu de distance.

OceanofPDF.com

Vous vous écarterez sans vous retourner. Vous avez entendu le pas d'un homme pressé. Vous lui cédez le passage. Cela n'a aucun sens. Depuis quand on se retrouve en psychiatrie pour un décrochage scolaire ? Tu as exigé un rendez-vous avec le psychiatre. Majeur, majeur, ça veut dire quoi ? Ton fils a dix-neuf ans. Tu as droit à des explications. Il est toujours à ta charge, pour ce que tu en sais. D'ailleurs c'est toi qui viens d'acheter une voiture d'occasion pour remplacer celle qu'il a crashée le mois dernier. Une amende pour conduite en état d'ivresse, il le méritait. Un retrait de permis, passe encore. Mais un hôpital psychiatrique, faut pas pousser. Ta femme a laissé faire ça. Évidemment, elle n'est pas sa mère. Elle n'a pas d'enfant à elle. Elle ne sait pas ce que c'est. Elle a été débordée, tu peux le comprendre. Aujourd'hui, tu es rentré de ton congrès, tu prends les choses en main et tu ramènes ce petit con à la maison. Tu es prêt à signer une décharge. Tu dépasses tout le monde, qu'est-ce qu'ils ont à marcher si lentement, on dirait un enterrement. Ils n'ont que ça à faire ou quoi ? Toi tu as annulé trois patients pour venir, pas le temps de regarder les feuilles tomber des arbres. Ou alors ils sont au chômage, ou enseignants. Quand tu penses que ton fils est ici depuis trois jours, tu as envie de péter la gueule à tout ce qui bouge. Une société de profiteurs, de glandeurs, d'assistés. Après on s'étonne. Tom exagère, tu ne dis pas le contraire. Il n'en fout plus une. Il boit trop. Tu vas remettre les pendules à l'heure. Ta femme a peut-être raison, tu lui donnes trop d'argent. Tu ne l'aides pas à se battre pour son autonomie. Mais quand sa mère est morte, tu as fait ce que tu pouvais. Tu as sans doute voulu compenser la perte de sa mère et tes horaires de dingue. Tu vas le dire au psychiatre. Ah, les psychiatres. Parlons-en. Dans ta promo, ceux qui ont fini psychiatres, c'étaient les fêlés. Après on s'étonne. Quoiqu'il en soit, il n'a pas le droit de retenir Tom contre son gré. Il est majeur. Tu as dépassé tout le monde. Tu n'es pas comme eux. C'est le rendez-vous de la plèbe, ici. Tom a déjà de mauvaises fréquentations, ce n'est pas ça qui va l'aider. Au moins, côté filles, pas de danger. Les

baleines, c'est pas son truc, à Tom. Et lui qui tombe amoureux pour un oui pour un non, il ne manquerait plus que ça. Qu'il tombe amoureux d'une toxico ou d'une maniaco-dépressive. Tu vas régler ça fissa. Décharge, valise, salut la compagnie. Tu vas resserrer les boulons. Si ça peut aider Tom, tu es prêt à le faire.

Le vent souffle sur la cohorte maudite, plus lente que jamais. Demain, il n'y aura plus une feuille sur les arbres, c'est garanti. Personne ne parle. Personne ne pleure. Personne ne salue personne. Vous avancez, le vent gonfle vos manteaux, alourdit vos sacs et grille vos cigarettes. La femme qui te précède sent l'alcool. Du whisky dirait-on. D'un coup tu as une furieuse envie de whisky. Toi qui ne bois jamais en journée. Tu n'es plus si pressé qu'en arrivant. Tu es abasourdi. Ton fils ne veut pas rentrer. Plus jamais. Il t'a traité de vieux con de capitaliste. Ton petit Tom. Il y avait dans ses yeux. Tellement de haine. Et, au-delà de cette haine, tu le voyais, une tristesse infinie. Qu'est-il arrivé à ton enfant ? Qui lui a fait ça ? L'alcool ? Ses soi-disant amis ? Il veut un studio. Un job. Sa vie sans toi. Tu veux bien. Tout mais pas cette haine. Tu dis oui à tout. Tu as accepté le rendez-vous proposé par le psychiatre la semaine prochaine. Tu dis à ta secrétaire d'annuler le reste de l'après-midi. Tu as besoin d'un whisky. Tu passes devant l'arrêt du bus, des gens suivent ta voiture du regard. On n'en voit pas souvent des comme ça dans ce quartier. Tu dépasses un couple. Ils se donnent la main. Tu te demandes si ta femme, qui n'est pas la mère de ton enfant, va te donner la main, pour traverser ce merdier.

– Vous pouvez chercher une place dans un service de désintox mais je doute qu'ils acceptent votre fils. La situation est plus compliquée. Il y a comorbidité, vous comprenez. À ce stade, l'urgence, c'est sa survie.

OceanofPDF.com

Il a neigé cette nuit, on n'entend pas le troupeau encapuchonné, vos pas cette fois sont lents de prudence, ce n'est pas le moment de se prendre une gamelle. Tu te demandes si les ouvriers ont enlevé les feuilles mortes avant que la neige ne les recouvre. Toi non. Tu n'as pas enlevé les feuilles devant ton garage. Pourtant ça te fait du bien, l'action. Depuis deux mois, tu nettoies, tu ranges, tu tries, comme jamais. Tant que tu bouges tu ne pleures pas. Tu bouges dans tes murs. Tu as laissé l'automne et le gel abîmer ton jardin, tu n'as pas rentré le laurier et les géraniums, ils sont grillés. Leur feuillage est noir, visqueux, tes plants de tomates attendront le printemps. Toi aussi, tu attends le printemps. Le renouveau. En dehors de tes murs, vivre est douloureux. Les valises que tu tires sont vides, plus légères que ton cœur. À force d'apporter chaque semaine des effets à Mira, il n'y a pas assez de place dans son sac de voyage, pour embarquer, quitter, revenir, et tu ne veux pas ressembler à ces mères qui chargent tout dans les sacs recyclables des grandes surfaces. Aujourd'hui tu viens la chercher. Elle sort. Elle quitte. Elle rentre. D'un coup tu sens le troupeau autour de toi. Déjà tu n'en fais plus partie, avec tes valises légères. Et c'est à cet instant qu'il existe. Tu ralentis le pas. Tu découvres, après deux mois, que tu faisais partie de cette horde. Tu sais, aujourd'hui, que d'autres parents, comme toi, en ont fini avec le bonheur. Ils marchent dans la neige. Ils vont rendre visite à leur drame. Ce moment, tous ensemble dans l'allée enneigée, est le premier moment depuis deux mois, où tu ne te sens pas seule, et le nœud dans ton ventre se serre à nouveau. Jamais tu n'as aimé des gens comme tu aimes ceux-là, ils sont toi. Tu es eux. Tu marches à leur vitesse. Pas question de te démarquer. Pas question qu'ils puissent comprendre que tu n'es pas en visite. Il y a ceux qui arrivent au plus tôt, ceux qui arrivent plus tard, ceux qui ne sont pas capables de venir, ceux des autres hôpitaux, ceux des autres hôpitaux dans d'autres pays, et d'autres allées, combien de parents, au total ? Est-ce possible qu'autant de gens vivent ce que tu vis ? Cette chose inhumaine. Mira t'attend sur la terrasse, avec ses baskets d'été,

son sweat d'été, un chariot surchargé, un si beau sourire. Tout le monde peut voir qu'elle part. Que tu es une mère qui récupère sa fille. Tout le monde peut penser que tu as de la chance. Mais toi tu sais. Tu as lu. Tu as écouté le médecin. Tu reviendras dans le troupeau, un jour ou l'autre. Ce que tu as appris, il y a quelques minutes, c'est que tu n'étais pas seule. Pendant que tu remplis les valises, ta fille va offrir aux infirmières les pralines que tu as achetées, et recevoir ses médicaments. En deux mois, elle a pris trente kilos. À cause des médicaments. Ils disparaîtront quand elle pourra s'en passer. Dans quelques années, si tout va bien, a dit le psychiatre.

Vous partez avant la fin des visites. Il y a pourtant deux parents avec vous. Sans doute ne savaient-ils pas que leur enfant n'avait pas droit aux visites aujourd'hui. Tu leur dis bonjour. Tu les fais exister, maintenant que tu les vois. Il y a la femme au vélo, qui n'a pas l'air de se décider à entrer. Tu lui dis bonjour. Doucement, discrètement. Lui dire bonjour te donne l'impression de t'immiscer dans son malheur. Mira t'attend dans la voiture. Les kilos, les médicaments, les émotions, elle n'a plus de force. Tu vas prendre les derniers sacs. Tu croises un père, une mère, tu entends des cris, des rires. Jusqu'ici, ce lieu te semblait pourtant silencieux. Une femme nue gesticule à une fenêtre du pavillon des adultes, elle a l'âge de ta mère. Une petite fille cherche des marrons dans la neige, elle appelle son frère, *Dylan, Dylan, viens !* et son frère lance une boule de neige, qui s'écrase sur le ventre de leur mère, abrutie à deux pas de la petite. Tu respires un bon coup, tu entres dans ta voiture et tu profites de la manœuvre pour activer le verrouillage central avec ton coude. *Qu'est-ce qui te ferait plaisir, ma chérie ?* Ta chérie regarde devant elle, le visage un peu figé, et pourtant parcouru de tics, tu regardes ses mains, ses ongles sales, ses poignets mutilés. *Des crêpes, ça te ferait plaisir ?* Et elle te fait un si beau sourire que tu veux bien en cuire deux kilos si elle a faim pour deux kilos. Tout ça va prendre du temps.

– La prise en charge de votre fille est complexe. Une déficience mentale, des séquelles neurologiques, à quoi se greffe à présent un trouble de la personnalité. Notre approche doit s'adapter à sa spécificité. Actuellement, elle refuse de nous parler et de participer aux activités, ce qui ne simplifie pas les choses, mais nous avons décidé de la garder malgré tout. À vrai dire, il n'existe pas un lieu qui soit réellement adapté pour votre fille. Nous allons prendre le temps. Je pars en vacances pendant deux semaines, n'hésitez pas à contacter mon assistante durant cette période. Ça tombe mal car elle vient d'arriver, mais elle aura l'occasion d'étudier les dossiers ce week-end.

OceanofPDF.com

Où avez-vous la tête, avec vos escarpins, vos souliers de ville, dans le dégel brutal ? Le bas de vos pantalons est trempé, vos manteaux tristes sont éclaboussés, de splash en splosh, rien ne vous arrête, la procession s'étire à peine, on pourrait la penser sereine, appliquée. À vrai dire, la frontière est au niveau du parking et non à la porte du hall d'entrée. Quand vous l'atteignez, vous pouvez abandonner vos masques. Ici, personne ne vous demande d'être heureux. Vous êtes les parents. Le premier cercle. Personne ne vous demande de vous réjouir de vos vacances. Personne n'exige la moindre trace de joie sur vos visages. Il n'y a plus de quoi rire. On vous fiche la paix avec ça. Pas question pour autant de vous mettre à pleurer ou à laisser filer le moindre gémissement. Vous savez que si l'un commence, d'autres suivront. Vos larmes sont contagieuses. Alors, dans l'allée, votre peloton avance sans joie ni pleurs. Son sillage pue la misère humaine, l'étrangeté de l'odeur de l'humus après plusieurs jours de neige. Quelque chose d'extrêmement difficile à expliquer. Tu t'en fiches de tout cela, toi tu viens en visite. Il y a plein de parents autour de toi et ça te rassure un peu, tu marches à leur rythme. C'est la première fois que tu viens en visite. Avant, tu étais hospitalisée. Tu t'es fait des amies et toi ça va, maintenant ça va, enfin ça va mieux, ça va presque, tu es sortie, tu t'en sors, tu n'as pas bu une goutte d'alcool dans ton petit studio, ça te fait tout drôle de revenir, ça te rassure et ça te fait flipper, ils pourraient avoir peur pour toi et vouloir te garder, ou ils pourraient trouver dans ton sac le rasoir que tu apportes à Claudy, tu sais bien que c'est interdit, mais bon, Claudy elle n'a pas de famille, pas de visite et c'est ton amie, ça fait six jours qu'elle te demande de lui apporter un rasoir, pour ses jambes elle dit, parce qu'elle a des jambes de yéti, à force, ce n'est plus supportable. Elle t'a juré de ne pas se faire du mal avec. Et tu n'as pas beaucoup d'amies. Elle pourrait venir en week-end chez toi, un jour. À cette pensée, tu te sens plus adulte. Tu as un studio, tu as vingt-quatre ans et tu peux inviter une amie pour le week-end, la vie est belle, qu'est-ce qu'ils ont à tirer la tronche, tous ces vieux autour de toi ? Tu

presses le pas, tu te sens grande et belle, tu vas leur montrer, aux infirmières, que tu vas mieux.

Ça t'a fait super plaisir de voir Claudy et les autres. C'est un peu comme ta famille, maintenant. Pourtant tu ne te sens pas très bien. Sans doute parce que tu vas te retrouver seule chez toi. Ou alors. Tout ce que Claudy t'a raconté. Celle qui s'est jetée du pont la semaine dernière, par exemple. Elle avait trois enfants. Tu lui parlais parfois. Il y a aussi eu du grabuge avec Durum qui a pété des vitres et cogné une infirmière, et Jésus qui est monté sur le toit. Paraît que les chambres d'isolement sont remplies. Tu dirais que les conduites explosent avec le froid, a dit Claudy en montrant ses tempes. Y a une folle qui tapait sur la porte, personne pouvait dormir, ils se sont retrouvés devant le bureau des infirmières pour en apprendre davantage, ils ont fini la nuit à quatre sur la terrasse à griller des clopes, autant mourir de ça que d'autre chose. Toi, tu n'as jamais eu envie de fumer. La fois où tu as essayé pour faire plaisir à Claudy, tu as failli étouffer, comme si tu ne savais plus comment respirer, la tronche que tu faisais, à ce qu'il paraît. Toi, tu ignores de quoi tu vas mourir. Tu ne sais pas conduire, tu n'as pas de boulot. Pas d'accident de voiture ou de travail. Ton rêve, ce serait de mourir sans avoir mal, avec tous ceux que tu aimes autour de toi. Le problème, c'est que ceux que tu aimes ne sont déjà pas autour de toi quand tu vis. Tu pourrais mourir de solitude. Si on meurt de ça. Dans le bus, il y a des parents. Pourquoi les tiens ne venaient-ils pas ? Ils en ont marre de tes rechutes. Tu les as épuisés. Ici, dans le bus, les parents sont épuisés, tu le vois bien, t'es pas conne quand même, et pourtant ils viennent, chaque semaine, tu reconnais certains d'entre eux, ça te manque un peu, l'ambiance de l'hôpital, les sourires des infirmières et les bêtises des jeunes, et l'autre dingue, là, celle qui marchait sur ses fesses en réclamant un médecin parce que ses jambes ne voulaient plus marcher, soi-disant, même elle, elle te manque un peu. Tu penses au rasoir qui reste dans ton sac. C'était deux pour le prix d'un. Tu as envie de voir comment ça fait. On peut mourir de ça ? Toutes celles que tu connais et qui ont essayé sont bien vivantes. Tu les trouves presque beaux, leurs bras recousus. Leurs chairs boursouflées. Les marques de leur souffrance, quand la tienne est invisible.

– Vu son âge, elle va devoir passer en service adulte... Un de mes collègues reprendra son dossier.

OceanofPDF.com

Les guirlandes de Noël sont installées avant vos sapins, chaque pavillon a son renne, sa crèche, vous cheminez, il y a plus de Marie que de Joseph sur l'allée qui mène à votre enfant. Votre enfant. Vous vous sentez presque coupables de penser ce mot. Le psychiatre dit qu'il est adulte. Mais il reste votre enfant, non ? Pour les autres, les frères et sœurs qui vont bien, on ne vous emmerde pas quand vous dites « mon enfant ». Pour celui-ci, penser « enfant » suffit à vous culpabiliser. Chacun de vous est en faute. Vous n'avez pas été de bons parents. Comment expliquer cela autrement ? Un des deux a été un mauvais père ou une mauvaise mère. Trop présent, pas assez. Trop inquiet, pas assez. Trop jeune, pas assez. Trop, pas assez. Trop, pas assez. Un, deux, un, deux, la troupe s'approche, têtes baissées, poches remplies de doigts gelés, jouez, hautbois, résonnez, musettes. Vous espérez que ce n'est pas le vôtre qui va se faire électrocuter ou s'étrangler avec cette putain de guirlande. Aucun de vous n'a envie de mettre un sapin cette année. Vous le ferez pour les autres. Les frères et les sœurs, qui dégustent depuis des semaines. Ils ont perdu leurs parents, ceux-là. Vous pouvez bien leur mettre un sapin. Sur la terrasse, vous tombez sur la crèche. Les santons en papier mâché, réalisés en ergothérapie, ont tous perdu leur tête. Aujourd'hui tu peux voir ta fille, elle est sortie de l'isolement. Tu la verras au salon de la section fermée. Tu entres. Un infirmier fouille ton sac à main et le cabas avec les vêtements propres. Il enlève les cordons, les ceintures. Te rend le sac, comme si cette situation ne te défonçait pas les tripes. Tu ne dis rien. Si tu parles tu pleures. Ou tu deviens méchante. Et tu ne veux pas que ça retombe sur Loreen. Tu l'as repérée du coin de l'œil. Elle est couchée sur le sol de la section fermée, elle gratte le film plastique opacifiant posé sur la porte, tu vois son œil, collé à la vitre, sa langue qui pend dans l'effort, qui bave. Elle gratte. Comme un chien. L'infirmier a vingt clés à son trousseau mais il sort la bonne au premier essai, il t'ouvre. Tu as droit à deux heures et tu as envie de disparaître. Loreen se relève difficilement. Quelque chose qui ressemble

à du plaisir – comment savoir ? – fait briller ses yeux. *On s’assied sur ces fauteuils ma chérie ? Oh que c’est bon de te revoir.* Tu le penses malgré tout. Quinze jours de visites interdites, de coups de fil interdits, aucune nouvelle, tu as l’impression d’avoir passé ces quinze jours à attendre ce moment, sur le divan glacé d’un salon inconnu, et tu ne veux pas voir la trace brunâtre sur le pantalon de ta fille alors tu lui prends le bras, tu fais, t’accordant à son rythme, des pas de dix centimètres, tu ne regardes pas le filet de bave qui coule sur son sweat à capuche sans cordon, tu essaies de comprendre ce qu’elle te dit. *Fefaiflufienfarler.* Tu cherches ses yeux, son regard, son âme quelque part et tu n’as jamais vu, dans aucun regard, tant de tristesse. Tu jettes un œil dans le bureau des infirmières qu’une vitre sépare de la salle et tu les vois rire, parler, tapoter les claviers. Tu veux qu’on t’explique ce qui arrive à ta fille, ce qu’ils lui ont fait. Personne ne se tourne vers toi. Vous vous asseyez. Tu te penches vers son fauteuil et tu prends Loreen dans tes bras, avec tout l’amour que tu as en toi. Tu pleureras tantôt. Dans la voiture. *Fefaiflufarler. Faifefefenfieux.* – *Tu ne sais plus parler ? Tu te sens mieux ?* Elle acquiesce. Elle te comprend. Tu peux lui parler. Tu lui dis que tu l’aimes, que tu penses à elle tout le temps, que tu es avec elle. Tu lui dis que quand elle était en isolement, tu te collais au mur pour lui donner ta force. Tu prends sa main dans la tienne et vous restez comme ça. Après tu sors, tu prends le sac de linge sale, tu attends devant le bureau du médecin. *Elle doit comprendre que si elle se fait du mal, elle va en section fermée, si elle continue, elle va en isolement. Là, on a été obligés d’augmenter les doses. Son corps va s’habituer. Dans une semaine ou deux, elle pourra parler à nouveau. La dose est sans doute un peu violente pour elle.*

Dans la voiture, enfin, tu pleures, tu gémis, son odeur colle à ta peau. Tu schlingues. Son sac sent l’urine, la vieille bave, tu sais que pendant une semaine, cette odeur, qui grille tes muqueuses, va niquer toutes les autres. Tu vas te renseigner, chercher un hôpital différent. C’est injustifiable. À notre époque. Des traitements inhumains, déshumanisants. À ce point. Tu ravales tout. Tu entres en combat. Tu vas la sortir de là. Ils sont complètement dingues. Pas les patients. Les soignants. Quand le troupeau s’éparpille sur le parking et la placette, tu as la tête droite, les pupilles en acier trempé, les muscles bandés, tu traverses la ville illuminée, tu comptes

les pères Noël, si tu arrives à cinquante avant d'être chez toi, tu t'achètes une bouteille de chardonnay.

OceanofPDF.com

– On parlait de troubles abandonniques. C’est la même chose. Elle a peur de perdre votre amour et elle choisit des comportements qui risquent de susciter votre rejet. L’amour, c’est le levier. Utilisez-le. Votre pouvoir est là.

OceanofPDF.com

Vous avez les oreilles qui bourdonnent avec tous les bons vœux, de tout cœur avec vous, joyeux Noël, ça va aller, on est avec vous, bonne année. Vous êtes soulagés, c'est fini, vous retrouvez vos semblables. Vous recollez les morceaux du monstre, vous avancez dans l'allée à nouveau enneigée. Tu es sur les rotules, Georges, mais content. Jonas s'est tenu à carreau. Vous avez coupé la bûche en cinq. Jonas n'a rien cassé. Personne n'a été blessé. Ça t'a épuisé, de veiller au grain. Ta femme aussi. Ce soir, Jonas reste à l'hôpital, vous vous retrouvez à deux. Vous avez prévu un petit repas traiteur. Des chandelles. Toi, le docteur, tu as pris la garde pour les deux fêtes. Ta femme a compris. Ce sera une année sans. Elle fait de son mieux. Elle est avec toi. Tu la laisses dire. Mais si la mère de Tom n'était pas morte, Tom n'en serait pas là. C'est ce que tu as déduit du charabia de cet enfoiré de psychiatre. Tu la perds une deuxième fois. Et vous deux, là, bravo, Manon est venue, Yves et les enfants ont passé le réveillon avec vous. Manon a bien aimé la robe que Yves lui a offerte, elle avait l'air presque normale, presque comme avant, avec un voile de fatigue ou de lassitude, elle toujours si vive, mais elle était là, avec vous, avec son mari, ses enfants, vous pensez que cela va s'arranger, encore un peu de patience, et Yves a pris une pause carrière, afin d'être plus présent pour les enfants, pour accueillir Manon, quand elle reviendra, vous voyez une lueur, là. La magie de Noël ? Toi par contre, tu as ramé. Survécu. Tu n'as rien fait d'autre que survivre. La rousse t'a dit que ta fille parlait, depuis hier. Tu es pressée, tu veux entendre ce qu'elle va dire, ce qu'elle a vécu, comment elle se sent. Et toi ? Tu es nouveau ? T'as pas l'air triste comme les autres. Faut dire que t'as pas vu Claudy depuis le tribunal. Faut savoir à la fin. Tu peux plus la voir ni l'approcher et maintenant tu dois la voir, lui montrer que tu l'aimes et tout et tout. T'as jamais dit que tu ne l'aimais pas, pour ce que tu en sais, hein ? Tu as été violent, d'accord. Mais c'est sa mère qui te mettait les boules, cette pétasse, et puis madame se barre, la gosse gueule jour et nuit, vous en connaissez un qui n'aurait pas craqué, vous ? Elle vit toujours,

non ? Et tu es là, non ? Merde à la fin. Les avocats, maintenant les médecins, et puis quoi encore. T'as refait ta vie, t'en as d'autres des enfants, t'as pas que ça à faire de t'occuper d'une ado en crise, encore bien que t'as pris deux bières avant de venir, ça va t'aider à rester calme si jamais elle te gueule dessus. Le docteur t'a prévenu. Ça peut arriver. Et toi, elle est déjà revenue, ta fille ? Tu en as pris pour perpète, autant que tu le saches. Te casse pas la tête avec l'espoir et ce genre de chose. Concentre-toi sur le moment présent. Regarde-les, tes frères et tes sœurs de cohorte, avec leur galette des Rois qui bringuebale au bout d'un ruban rose. Il manque juste les rois mages, mais vous connaissez le chemin vers la crèche des guillotins.

La fête de Noël, la nouvelle année, c'était aujourd'hui, dans le grand salon, quand vous avez compris que vous aviez tous apporté une galette à partager avec votre enfant, et que vous avez entendu Claudy gueuler sur son père. Ça s'est comme fait tout seul, de mettre les galettes sur la grande table, les serviettes tout autour, puis les chaises, et chacun. Ça ressemblait à une grande famille et c'en était une. Même pour Claudy qui reprenait son refrain sur les hommes c'est des cons sauf vous les mecs, vous autour de cette table, vous êtes pas des cons, on aurait dit qu'elle avait vidé une bouteille de vodka mais non, elle pétait la forme. Et même les infirmiers, qui ont accepté un morceau aussi. Vous avez mangé, trouvé des fèves ou pas, serré la main de votre enfant ou pas, chacun était à la place où il voulait être dans le monde, à cet instant. Si le bonheur ressemblait encore à quelque chose, c'était à cette table, entourée de vos vies effondrées.

– La dépression est sévère. Il faut attendre que les médicaments fassent leur effet. Elle doit être sous surveillance pendant quelques semaines. Dans certains cas, les antidépresseurs entraînent des passages à l'acte. Des suicides, je veux dire.

OceanofPDF.com

Le pays est une véritable patinoire. Les autres ne vont pas au travail, ils évitent de sortir, ne prennent pas de risque, mais vous, vous êtes là. Ne pas venir est plus dangereux encore. Si la vie de vos enfants ne tient qu'à un fil, vous êtes ce fil. Vos chaussures dérapent, mais vous ne vous retenez pas aux autres, vous avez appris à tenir debout sans aide. De loin, votre bande ne ressemble à rien, ou peut-être à des pingouins raides, vacillants, débiles. Il y a quelque chose dans l'air, par-delà la pureté qu'offrent les grandes gelées, un vague murmure, une tension à peine audible. Aucun de vous ne reconnaît le chant des baleines tant il porte aujourd'hui l'angoisse de votre absence potentielle. Les bus ne circulent pas, tu es venue à pied. Il y a deux heures que tu marches, tes orteils sont gelés. Tu ne reconnais rien. Quand tu venais voir ta mère, enfant, les bâtiments étaient vieux, lugubres. Remplis de vieilles folles. N'importe où mais pas ici ! Tu as mis Élise dans l'hôpital d'une autre ville. Quand elle s'est fait éjecter, tu en as trouvé un autre encore, mais après avoir fait le tour des hôpitaux, elle a atterri ici. Dans l'hôpital où ta mère faisait semblant d'arrêter de boire. La maladie mentale de ta fille est-elle liée à l'alcoolisme de ta mère ? À la mère incomplète que tu es devenue ? Pourtant ton fils va bien. Et Élise ne boit pas. Cela dit, dans les couloirs, il n'y a que des filles. L'hôpital a ouvert ses portes à la mixité, la maladie mentale pas, dirait-on. Tu réfléchis comme un automate. Hors émotion. Tu retrouves le petit cœur de pierre de ton enfance. Quand tu arrivais dans le parc, tu n'étais plus ni triste ni fâchée, tout en toi se cadenassait et cela te reprend, depuis la première pendaison. Ta fille est dans un service réservé aux jeunes, tu ignorais qu'il en existait un ici. Dans ce service, on l'accepte, même si son dossier est une véritable anthologie du suicide foireux. Si elle voulait vraiment mourir, ce serait déjà fait, tu l'as bien compris. Elle veut te dire quoi, alors ? Te montrer quoi ? Tu croises des zombies, des corps difformes, des regards fixes, ta fille t'attend, elle cherche dans tes yeux ce que tu ressens. Es-tu fâchée ? Triste ? L'aimes-tu toujours ? Tu composes ton visage. Tu y mets ce que tu sais qu'elle a besoin

d'y trouver. Au fond de toi, tu ignores ce que tu ressens. C'est ton moyen de défense, a dit le médecin. Il a même suggéré une thérapie. Mais à cet instant, justement, tes yeux ont piqué. Tant que ta fille va mal, tu ne peux pas te permettre de t'effondrer. *Je crois que j'ai compris ce qui ne va pas chez moi, maman.* Tu as vécu vingt fois cette scène, tu te demandes ce qu'elle a trouvé avec son nouveau psychologue, sa nouvelle amie, son dernier cauchemar. C'est dingue comme Élise peut reconstruire le monde à partir d'un mot, d'un signe, d'une chose qui fait tilt, on dirait que son psychisme est un grand lac gelé, et chaque idée croisée devient un roseau auquel elle tente de s'accrocher, tout en poursuivant sa glissade infernale. *En réalité, je suis un homme. J'ai l'apparence d'une femme, les hormones d'une femme, mais je suis un homme et tout en moi est forcément en conflit, tu comprends ? Depuis que j'ai compris ça, je me sens apaisée, tu comprends ? Ce n'est pas moi qui cherche à mourir. C'est la femme en moi.* Sur ton visage, tu affiches l'écoute, un brin de surprise, le respect absolu, tout ce qu'il te reste d'amour. Cela va durer deux ou trois semaines. Elle va en parler à chaque soignant croisé, elle va multiplier les recherches sur internet, vérifier, titiller, explorer soigneusement jusqu'où tu l'aimes, puis elle va se pendre au tuyau de sa douche, s'étouffer dans sa taie d'oreiller, boire une bouteille de shampoing, te faire atrocement peur, filer en isolement. Tu pourras souffler, puisqu'elle n'aura droit à aucune visite, sera privée de son portable. Toi aussi tu as fait des recherches sur internet. Trouble de la personnalité. Tout ce qui est dit ressemble à ta fille et rien ne lui correspond vraiment. Tu détestes les étiquettes, de toute façon. Si on n'avait pas mis l'étiquette « alcoolique » à ta mère, elle n'aurait peut-être pas continué à boire.

Il y a eu suffisamment de visites aujourd'hui pour que le sel puisse agir, l'allée glisse moins, vous restez prudents. De toute façon, vous avez appris à l'être, vous ne vous réjouissez plus sans garantie. Avec vos petits pas, on dirait un groupe de patients neuroleptisés. Un bus attend au terminus. Ceux qui sont venus à pied le voient comme une récompense.

– Je ne peux pas vous dire que le pronostic soit rassurant. Inutile de vous mentir. Mais certains se stabilisent. Ceux qui survivent. Parce que je ne vais pas vous cacher que le taux de mortalité, pour cette pathologie, est le plus élevé. Il y a ceux qui se suicident et ceux qui ratent un appel à l’aide. Mais bon, pour ceux qui survivent, on peut espérer une stabilisation vers les trente-cinq ans. Un retour à une vie presque normale.

OceanofPDF.com

Vous avez lu les journaux, vous avez écouté les infos, vous entourez les parents de Jonas, seul signe de solidarité à votre portée. Jonas a disparu, chacun de vos enfants a été interrogé, bouleversé, en danger émotionnel aigu. On l'a reconnu dans une église, on sait qu'il a dormi plusieurs nuits dans la rue, on l'a vu mendier, on l'a retrouvé aux urgences, la gueule défoncée, il n'avait même plus de manteau, aucun papier. Vous marchez autour de ses parents comme si vous les preniez dans vos bras et en ce moment, malgré tout ce que vous endurez, vous pensez que vous avez de la chance. Avec votre enfant, vous pouvez communiquer. D'une certaine manière. Vous avez le droit à l'espoir, vous. Toi le premier, docteur. Tom sort dans une semaine. Déformation professionnelle, tu te dis que celui-là a une anémie, que celle-là est hypertendue et tu ne donnes pas trois mois à cette autre pour faire un infarctus, mais tu avances, la main dans la main de ta femme. Tom accepte qu'elle vienne avec toi, depuis que tu es devenu père. Tu en as pris plein la tronche pour en arriver là. Tu as cru que la mort de sa mère était la cause de tous les maux mais non, c'est ta propre absence, la fautive. Tu n'étais jamais là, tu faisais confiance au modèle que tu es, monsieur Effort, monsieur Boulot, ton fils était intelligent, il suivrait tes traces eh bien non. Comme par hasard, il devenait le contraire de toi. Cette psychiatre t'a ouvert les yeux et toute cette énergie qui a construit ta réussite s'est maintenant réorganisée autour de ton fils, mais quel con tu étais, à courir derrière tu ne sais plus quoi. Le juste milieu, c'est bien un concept qui t'a toujours échappé. Tu as commencé par un week-end rien que tous les deux, en pleine nature. Toi qui n'avais jamais le temps de le conduire au basket, tu es venu chaque semaine, toi qui le laissais seul le mercredi après-midi, tu l'as appelé chaque jour, tu jongles maintenant avec les émoticônes, et aujourd'hui, tu vas lui annoncer que tu prends une année sabbatique. Tu es prêt à l'aider à passer son jury central, s'il le souhaite. Ta femme te serre la main, et tu comprends tout ce que signifie cette pression. Elle t'a retrouvé, elle a retrouvé l'homme qu'elle a aimé quand vous vous

êtes rencontrés, tu ne cours plus, tu as pris le rythme du troupeau, tu es comme eux maintenant, et appartenir à ce triste houraillis te rends plus humain que tu ne l'as jamais été. Vous arrivez à l'heure. À l'heure que Claudy a choisie pour se pendre.

Cette fois, sur le chemin du retour, les vannes sont ouvertes. Tout le monde pleure. Chaque corps laisse chaque sanglot le secouer. Vous n'étiez pas préparés à ça. Vous n'avez pas vu Claudy, tapie sur la branche du chêne, devant la terrasse que le froid avait rendue déserte. Elle vous attendait, corde au cou et à la branche. Elle attendait le troupeau de ceux qui ne venaient pas pour elle. Elle s'est lancée à votre arrivée, la corde s'est tendue, sa nuque s'est brisée, cette image s'est imprimée dans vos cerveaux prostrés. Tu as couru. Tu as soutenu Claudy par les jambes mais il était trop tard, docteur, on ne peut pas sauver tout le monde. Une infirmière a hurlé à tous de rentrer et a appelé Samuel. C'est toujours sur lui que ça tombe, les pendus. Les jeunes étaient aux fenêtres, aplatis contre les vitres, impossible de mesurer l'impact que l'incident aurait dans les heures et les jours qui suivront. Vous avez pu voir vos enfants, mais un peu moins longtemps, on vous a promis une aide psychologique dans les jours prochains, mais priorité aux jeunes, et tous les psychologues ont été rameutés en code rouge. Vous avancez, vous vous écarterez pour laisser passer le combi de police, l'ambulance silencieuse, vous rejoignez le parking, l'arrêt de bus, choqués et soulagés, votre enfant est vivant. Au moins avec Claudy, aucun parent n'a à vivre cette horreur. L'indécence de votre pensée vous brutalise autant que le corps obèse et sans vie que Claudy vous a infligé comme un reproche infini. Et claquent les portières, grondent les moteurs, et que se vide la rue où plus personne ne souhaite habiter.

– Suite à la diminution progressive des anxiolytiques, votre fils a perdu le sommeil. Son état d'angoisse actuel a justifié une admission en urgence. Vous avez de la chance qu'on ait une chambre libre. Revenir au dosage précédent ne sera pas suffisant. Nous avons en effet prescrit un dosage plus important et avons augmenté les neuroleptiques. Tout cela est normal. Et nous prenons sa décompensation au sérieux.

OceanofPDF.com

Ce n'est pas simple de revenir mais vous revenez. Quand il s'agit de lui, de cet enfant si fragile, blessé, abîmé, dévorant, blessant, tordu, bousculant, éreinté, vous êtes là. Le troupeau se reforme, la semaine a été rude. Les portables ont chauffé, écouté, rassuré, aimé, caressé. Au moins, quand vous êtes ici, vous pouvez les mettre sur silencieux. Ils n'ont plus la possibilité de vous faire sursauter. Parce que le reste de la semaine vous n'êtes jamais tranquilles. Cela peut être l'hôpital, la police, l'enfant, le besoin d'amour en phase aiguë, le besoin de réassurance en mode majeur, l'appel à l'aide *in extremis*. Votre portable a déjà sauvé sa vie et la vôtre, votre maison parfois. Vous ne le quittez plus, vous le laissez branché la nuit, pendant les réunions et chez le dentiste. Vous êtes appelables. Vous bondissez à la première sonnerie, vous ne poursuivez la discussion en cours que si ce n'est pas lui, son numéro ou celui de l'hôpital. C'est la première fois que tu peux sortir avec Loreen depuis des semaines, ça te fait un peu peur. Elle va se comporter comment ? Elle est devenue qui ? Elle a retrouvé la parole, elle déglutit presque normalement. Vous entrez dans le magasin que tu as repéré, spécialisé grandes tailles. Les vendeuses sont en surpoids également. Est-ce indiqué dans les annonces de recrutement ? Pour déculpabiliser les clientes ? 44, 46, ta fille met du 48. Tu fais comme si tout était normal, tu prends deux jeans, une veste, trois sweats, quatre tee-shirts, une ceinture plus longue. En espérant qu'elle ne va pas essayer de s'étrangler avec. Avant qu'on ne lui confisque la sienne, en isolement, elle n'aurait jamais pensé à ça. Ta fille a appris comment se faire du mal dans cet hôpital censé la soigner. Elle démonte un rasoir jetable, un taille-crayon, elle boit du gel douche, elle respire le gaz de son déo, arrache ses cheveux, glisse un sac sur sa tête, en général quelques minutes avant la ronde des infirmières. *Vous comprenez, madame ? Si elle voulait vraiment mourir, ce n'est pas du gel douche qu'elle avalerait. Elle teste, elle cherche et explore les limites. Elle a si peur qu'on la rejette, qu'on ne l'aime plus, qu'elle pousse le bouchon au plus loin, pour voir si ça tient. On s'accroche,*

*accrochez-vous ! Gardez la distance, madame, c'est comme ça que vous pourrez l'aider. Dites-lui que vous tenez à elle. Ne cachez pas votre chagrin, mais ne l'envahissez pas avec. Vous gardez la maîtrise de vos émotions pour ne pas augmenter son angoisse, et au bout du compte, votre manque d'affect l'angoisse, vous comprenez ? C'est un trouble de l'attachement. C'est avec vous que ça se joue, parce que vous êtes en première ligne. Non, vous n'êtes pas coupable. Mais vous êtes fort présente, tout de même. Coupez le cordon. Tu ne t'y retrouves pas. C'est ta faute ou pas ? Tu es une bonne mère ou pas ? Loreen est contente des achats, tu le vois. Son pas s'allonge, sa tête se redresse. Elle redevient humaine. Elle bouscule une dame avec son sac, tu le comprends quand tu entends *eh la grosse, fais attention avec tes sacs*. Ta fille semble ne pas l'avoir remarqué. Tu as envie de gueuler à cette dame que ta fille est bourrée de neuroleptiques, mais qu'elle n'aurait jamais insulté qui que ce soit, elle. Et tu vois cette dame s'éloigner, tenant sa petite-fille par la main. Tu prends ta grande, ta chérie, vous allez manger une crêpe, elle n'est plus à ça près. *Je suis honteuse, maman, parce que cette femme m'a traitée de grosse*. Maintenant tu voudrais humilier cette pétasse à son tour, devant sa petite-fille si nécessaire. Ta fille te raconte que c'était terrible, l'isolement. Elle parle fort. Ils l'ont attachée sur le lit parce qu'elle était agitée. Ils lui ont mis un linge. Personne n'est venu discuter avec elle. C'était comme si cela n'allait jamais s'arrêter, on allait l'oublier là, même toi. Tu as du mal à avaler ta crêpe, tu la mâches, tu la mâches, pas sûr que ça va passer. Sur le trottoir, tu veilles. Tu essaies que ta fille trop médiquée, trop grosse, trop à l'ouest, ne bouscule pas une passante potentiellement cruelle. *Je voulais me faire du mal, à cause de Claudy, tellement j'étais triste, mais alors on m'aurait mise en isolement, je n'aurais pas pu sortir avec toi*. Alors ça marche, un peu, leur thérapie du dix-neuvième siècle ? On les dresse, comme des animaux, pour pouvoir vivre en société ?*

Quand vous croisez le troupeau, tu lui donnes le bras, tu mets tout ton amour dans ton bras qui serre le sien un peu fort, personne ne voit que ta fille s'est pissé dessus. Et vous, la horde pâle, vous espérez que bientôt, vous aussi, vous aurez droit à une sortie, à l'extérieur. Un moment qui ressemblerait un peu à une vie normale.

– L’hôpital n’est pas un hôtel. Nous ne pouvons hospitaliser votre enfant chaque fois que vous êtes à l’étranger sous prétexte qu’il risque de faire une tentative de suicide. Il doit bien exister d’autres solutions. Vous pouvez contacter notre assistante sociale.

OceanofPDF.com

Ça sent le printemps malgré le froid piquant, mais vous avez déjà dans le nez l'odeur du linge que vous allez ramener, il n'y a que toi pour le sentir, ce parfum de bourgeon. Toi, le linge, tu t'en occuperas quand la petite rentrera, c'est pas ça qui compte. Tu t'en sors déjà pas avec le reste. Dans ton sac, il y a des chips et des sodas, ça va lui remonter le moral, avec sa peau sur les os. La voisine garde les autres, c'est ton après-midi de congé. Tu ne l'as pas volé, chienne de vie de merde. Tu suis le beau monsieur à la grosse voiture, sûrement un noble ou un docteur, tiens, avec ses airs. On est moins fier, hein, monsieur le marquis, quand on vient voir son enfant dans un hôpital comme celui-là ? Tu as fait tes calculs, si Séléna reste encore un mois, le médecin-conseil craquera, tu auras le statut, les indemnités. Ça va faire grimper tes allocs et si ça se trouve, tu auras une réduction pour l'internet, à ce que tu as cru comprendre de l'autre plouc du service social. C'est pas tout ça, t'es triste pour elle, c'est dur de voir son enfant maigre comme un poireau que tu dirais qu'elle n'a plus d'ombre, mais bon, la vie continue et t'en as vu d'autres. Il s'est jamais arrêté pour t'aider, monsieur le marquis, quand sa grosse voiture te dépassait, il a bien dû te repérer dans le troupeau pourtant. Il a l'air tout content, avec sa marquise. Toi t'es pas contente, tu te réjouis pas, t'as peur qu'elle meure, ta Séléna, d'ailleurs qu'ils vont l'entuber si elle continue, tu vas lui dire qu'elle doit arrêter, avec ses airs de mannequin, qu'on a jamais vu un mannequin d'un mètre soixante. Tu vas lui dire que t'as viré Jean-Claude. C'est pas que tu crois ce qu'elle a raconté au docteur, oh ça non, ton Jean-Claude il aurait jamais touché à la prune de tes yeux, en plus pourquoi il aurait touché à celle qui sait pas lire, hein ? Quand t'es tordu et que tu en pinces pour les petites jeunes, c'est quand même pas la ralentie que tu choisis, hein ? Mais Jean-Claude, il regardait Sido, et ça, t'as pas supporté. Tu te respectes et tu veux pas d'un mec qui regarde ta voisine pointbarre. Faut calculer. Tu donnes des chips et du soda, tu dis que t'as viré Jean-Claude, que tu l'aimes elle, comme elle est, mais que tu penses que c'est mieux pour elle de se soigner

encore un mois chez ce docteur qui la comprend bien. Bon, arrête de gamberger, c'est ton après-midi. Tu vas te promener dans le parc, puis vous irez prendre un café au self, t'as même trouvé un jeton qui ressemble pour la machine à café, c'est la fête à Josette.

Vous marchez plus rapidement que d'habitude, entraînés par le docteur ou grâce à cet air printanier, qui sait. Vous êtes contents pour lui. Chacun son tour, espérez-vous, et c'est le sien. Chacun une valise, et le docteur qui donne la main à son fils. On dirait une publicité Samsonite. Sauf que le fils a la taille de son père. On vous demande de couper le cordon, de ne pas oublier que votre enfant est adulte, on vous dit que vous êtes surprotecteurs, on sous-entend des rigidités, des drames généalogiques ou des frontières générationnelles perturbées et le fils du docteur, lui, quand il est guéri, il donne la main à son papa, le regarde en souriant comme si papa venait de lui promettre un tour en carrousel, et il n'y a pas un psychiatre pour trouver à redire. Les médecins se soutiennent entre eux, vous le savez. Il y a un truc de privilèges. Mais bon, vous avez dépassé tout ça, vous avez rendu visite à votre enfant, vous êtes contents pour lui, il ramène son fils à la maison. Chacun son tour et le vôtre viendra, croisez les doigts.

– Nous avons une approche comportementale. Nous ne pouvons accepter les passages à l'acte. Dans la société c'est pareil. Si un patient dépasse les limites acceptables, il va en section fermée. S'il met sa vie en danger, il va en isolement. C'est comme cela que petit à petit ils vont comprendre. En isolement, les contacts avec l'extérieur sont exclus. En section fermée, ils ont accès à leur portable de 16 à 18 heures. Comprenez bien. Ils cherchent à dépasser les limites. Borderline. État frontière. Nous donnons un cadre, des limites. À ce jour, l'approche comportementale est la plus efficace pour ces patients.

OceanofPDF.com

Vous êtes toujours là quand fleurissent les lilas au-delà de la haie, le vent vous impose ces fragrances d'une autre vie que la vôtre. Certains ont à la main un brin de muguet à offrir. Ils sont rares. Vous avez dépassé ces choses. Toi, tu as tes filles à portée de main, deux sacs recyclables au bout des bras. Tu ne les recycles pas. Quand tu vides le linge puant, tu les jettes. Tu as fait un deal : *vous venez voir votre frère avec moi et je double votre argent de poche*. C'est si simple, parfois. Tu as arrêté de leur expliquer, de faire la psy avec tes mômes, tu n'as pas commencé à gendarmier, à enseigner, tu as ouvert les négociations avec des arguments imparables. Leur frère a besoin d'elles. Tu as besoin d'elles. Surtout aujourd'hui. Devant ses sœurs, Mattéo ne va pas remettre le couvert avec sa demande d'euthanasie. Ça te laisse une semaine pour réfléchir. Parce que pour ce psychiatre, dans cet hôpital, c'est *niet*. Tu retournes ça dans tous les sens. C'est le quatrième hosto. Tu t'es informée. Aux Pays-Bas, c'est possible. Le tourment moral incessant peut justifier une euthanasie. Et ce que vit Mattéo ne s'appelle pas autrement. Trop abîmé pour avoir une vie normale, pas assez pour ne pas être lucide. Il n'a pas toutes ses cases, mais il ne délire pas, il pense, il parle, avec ses mots sans alambic, avec ses yeux assombris, sa blessure indicible. On ne peut pas vivre plus d'une seconde sans espoir, disait Valéry, et tu le comprends. Tu dois encore faire un peu de chemin, un peu plus que cette allée, tu te donnes une semaine. Si tu ne trouves pas d'autre solution, tu le feras, toi. Tu comprenais si bien cette mère qui a tué ses deux enfants handicapés, tu pleurais pour elle, tes larmes dans les siennes. Tu n'as rien dit à ton fils. Tu gardes ça pour toi. Une semaine encore. Tu as pensé à la falaise. Aux médicaments. Au dernier étage d'un immeuble, en face de la mer. Ces images te dévorent. Tu n'en parles pas à ton mari. Tout n'est pas partageable, dans une famille recomposée. Il souffre déjà tellement, impuissamment, devant ton désarroi. Absolu. Tu es en ordre avec ta propre mort. Ce dossier est réglé. La mort, OK. Celle de ton fils, c'est plus compliqué. Et cette aide qu'il implore. *Tu*

serais d'accord de m'aider, maman ? Tu as dit non et su que oui. Tu as dit qu'il ne pouvait pas demander cela à celle qui lui a donné la vie. Tu lui as dit que tu respectais sa demande d'euthanasie, mais que c'était son chemin, pas le tien. Tu te sentais si lâche. Une lâcheté qui ne t'a pas abandonnée. Tu te laisses une semaine. Ou deux.

Tes filles ont été onéreusement adorables. Mattéo était content de les voir. L'assistante sociale a trouvé un projet qui pourrait lui convenir. Il va visiter le lieu demain. Tu as vu un peu de lumière dans ses yeux. Cela faisait longtemps. Tu te prends à espérer. violemment. Comme chaque fois. Vous vous regroupez, de la terrasse, des couloirs, d'un pavillon ou d'un autre, vous rejoignez l'allée aux rives moussues sur votre fragile radeau, entraînés par le courant asphalté, charriés par un horaire non négociable. Vos cœurs sont arrachés, vous vous émiettez, des pans entiers de votre vie revisitée sombrent avant le soleil dans l'horizon de cette journée encore courte et pourtant si longue, l'horizon est un parking, un arrêt de bus, un trottoir aussi défoncé que vous. Vous vous y dispersez inconsciemment. *Merci les filles, merci d'être là avec moi. C'est si lourd parfois. Et là tu pleures. Tu pleures, tu pleures, tu pleures. Si tu arrêtes de pleurer et que tu nous emmènes manger une pizza, on diminue notre argent de poche par deux ! Et à cet instant, tu les aimes, tes filles, tu les aimes comme elles sont, exactement comme elles sont.*

– Votre fils a cassé toutes les chaises de la terrasse. C'est très perturbant pour certains patients. Et nous ne pouvons cautionner ce mode de communication. Malgré cela, l'équipe a décidé de poursuivre le travail avec lui. Beaucoup de parents ne comprennent pas que l'enfant doit rencontrer des frustrations pour apprendre à les gérer. On ne va pas revenir en arrière. Mais vous pouvez y réfléchir, mettre une stratégie en place, il a besoin d'un cadre.

OceanofPDF.com

Vous connaissez le chemin, vous ne regardez plus les panneaux indicateurs, vous pourriez vous y rendre les yeux fermés, ça reviendrait au même, personne ne regarde personne, personne ne regarde rien, vous avancez, sur cette allée qui revient dans vos rêves et vous engloutit dans vos cauchemars. Tu suis le mouvement. Tu as le cœur brisé rien qu'au bruit de leurs pas. Tant de souffrance. C'est comme si vingt ou trente fois ta fille hurlait sans rien dire. Tu as peur pour elle. Elle ne va pas tenir comme ça. Alors tu as tranché. Tu iras à sa place. Ses autres enfants ont besoin de leur mère aussi. Aujourd'hui, c'est toi qui rends visite à ta petite-fille. À première vue, tu es la seule grand-mère mais c'est difficile à dire parce que tu dois à nouveau changer tes verres, et parce que ces gens ont l'air plus vieux qu'ils ne le sont. Le chagrin abîme la peau. Tu l'as bien vu quand tu as perdu Philippe. Tu vas lui expliquer, à Mira, que tes rides sont les traces de tes peines, comme ses cicatrices sont les marques de la sienne. Elle n'a pas à avoir honte, à les cacher. C'est un morceau de son histoire qui se raconte sur ses avant-bras. Elle pourrait venir chez toi après l'hospitalisation si elle veut. Si elle préfère. Du vivant de Philippe, tu n'aurais pas pu proposer ça. Votre intimité retrouvée après le départ des enfants, c'était sacré. Vous aviez le droit à du temps pour vous. Ben du temps pour vous, ça a duré deux mois et zou. Le chagrin, la perte, tu connais. Si tu es toujours debout, c'est pour tes enfants. Pas question de devenir une charge, un poids. En attendant, tu es libre d'inviter Mira pour un séjour court ou long. Les circonstances ne sont pas idéales et pourtant, ton pas devient léger, le printemps te rentre dans les poumons et cette forme de liberté te grise. Tu pourrais en accueillir d'autres. Tu as le cœur grand ouvert. Tu as toujours aimé les jeunes. Quand tu enseignais, comme par hasard, c'est vers toi que venaient les « cas » les plus difficiles. Tu es à ta place ici. Il était temps que ta fille lâche son monopole. Il a fallu que tu te fâches. *Figure-toi que je souffre au carré, moi. Je souffre pour ma fille ET pour ma petite-fille ! Tu dois t'occuper des autres. Tu dois prendre soin de toi, pour pouvoir aider Mira. Le médecin t'a*

prévenue, tu dois tenir dans la durée. Si le médecin a raison, ta fille aura soixante ans quand Mira aura trouvé son équilibre. Ceux qui tiennent le coup, je veux dire ceux qui ne se suicident pas ou qui ne ratent pas un de leurs innombrables appels à l'aide, allez, on va dire les dix pour cent qui s'en sortent, au bout du compte, ça leur prend plus de dix ans pour se stabiliser. Franchement, il y a des médecins qui confondent parler-vrai et statistiques. Qu'est-ce qu'il en sait, du chemin de Mira ? Comme si elle avait annoncé à des parents que leur ado de quatorze ans n'aurait jamais de diplôme, passerait sa vie au chômage à végéter devant des séries télé. Y en a, je vous jure. Cela dit, quand tu regardes autour de toi, tu te dis que la mixité sociale, c'est ici qu'on la trouve, et pas dans les cours d'école. Tu es contente d'avoir pensé à prendre un pot de chocolat à tartiner, Mira adore ça. Il sera toujours temps de s'occuper de son poids quand le reste sera « stabilisé ».

Le pot de choco pèsera encore dans ton sac sur le chemin du retour. Ta fille t'avait prévenue, mais trente-cinq kilos, tu n'avais pas visualisé. Mira est fatiguée. Assommée, as-tu envie de dire. On n'a encore rien trouvé de mieux comme médicament ? À notre époque ? On opère tes yeux en une demi-journée, on te donne de quoi assouplir tes articulations et tes neurones, on guérit le cancer de tes amis, on fait reparler ton voisin aphasique, mais pour une jeune fille qui se cherche, on n'a rien trouvé d'autre que des brise-tout ? Encore heureux que Philippe n'est plus là pour voir ça. Ça l'aurait anéanti. Ta fille est forte, tu vas l'aider. Tu ne te rendais pas compte. Tu veux être là pour elle. Quelle mère égoïste tu as été depuis six mois. Et vlan, bienvenue dans le peloton des coupables. Chargez, armez, tirez. Soyez les juges et les coupables, on manque de figurants ! Vous êtes trente ou vingt, parfois dix, peu importe, vous rampez sur l'allée, écrasés, vidés, fautifs, égarés sur le chemin que vous connaissez si bien. Pas de chance, aucun échafaud n'est dressé au bout de l'asphalte. Il y a un parking, un arrêt de bus, une rue que personne ne veut habiter, et votre vie, qui continue. La voilà la sentence : Vivez avec.

– Elle a été abusée ? Ce n'est pas dans le dossier. Ah, c'est vrai qu'il y a trois ans, les dossiers n'étaient pas informatisés. Les dossiers papier n'ont pas encore tous été numérisés, mais on avance.

OceanofPDF.com

Les pensées qui remplissent les parterres n'ont pas les couleurs de celles qui vrillent vos tempes. Et s'ils engageaient un peu moins de jardiniers et un peu plus d'infirmières ? Pourtant, le vif de l'herbe et le jaune orangé des fleurs qui bordent l'allée vous font du bien. Vous respirez plus profondément. Vous laissez entrer la couleur dans vos bronchioles, vous pensez à votre jardin, qu'il va falloir soigner, tailler, tuteurer, vous avez envie d'agrandir le potager, de retourner la terre, de vous briser les lombes sur des mottes encore lourdes. Ça ressemble à un projet, à un morceau d'avenir, le troupeau s'étire, se resserre vers les premiers, le pas est plus vif, lui aussi. Toi, tu n'es pas pressée. Tu pensais que c'était terminé tout ça. D'ailleurs Loreen va bien. Enfin elle va mieux. C'est sa psychiatre qui a proposé des hospitalisations programmées, tous les deux mois. Ça te fiche un peu la trouille. Loreen, ça la rassure. Après deux ans d'hospitalisations à n'en plus finir, la possibilité de pouvoir revenir régulièrement à l'hôpital l'a aidée à rentrer chez elle. Tu as peur qu'à voir l'une ou l'autre se mutiler, lui viennent des idées. Tu t'es donné un mal de chien pendant deux mois pour qu'elle tienne bon. Ton portable en mode vibreur dans la poche pendant toute la sainte journée, et ton mercredi, à l'aider à nettoyer, faire ses courses, établir un menu suffisamment équilibré, le diffuseur de médicaments électronique, tu payais l'esthéticienne, la psy, la piscine, tu pourrais presque prendre cette semaine pour une semaine de vacances, mais c'est plus fort que toi, tu vas voir si ça tient ou si ça déraile. Dans ses yeux. Dans sa voix. En deux secondes tu seras fixée. Pourvu que personne ne lui parle de la pauvre Claudy. Manquerait plus que ça. Après tous tes efforts. Programmé, ça signifie « pas en urgence ». En deux mois, Loreen n'a été que deux fois aux urgences. Un record. Après, tu étais là, tu veillais au grain. Ça tenait. Au loin, tu aperçois Marvin, qui était en spécialité avec elle. Deux mètres devant lui, Loreen, qui se retourne, te voit, accourt, tu quittes le troupeau, tu prends dans les bras ta fille bouffie, tu serres contre toi son amour dévorant et tu ne peux t'empêcher de penser que septante

pour cent de la masse des baleines bleues est faite de graisse, mais elle rit, elle rit, *Marvin est là, depuis qu'il m'a reconnue il me suit comme un petit chien hi hi hi, tu te rappelles Marvin ?* Avec Marvin à ses basques, Loreen n'aura pas le temps de se faire du mal, tu es un peu rassurée. Et Claudy n'est plus là. C'est rude à dire, mais c'est rassurant aussi. Il n'y en avait pas deux comme elle pour entraîner ta fille vers le pire. Pour autant le malheur des uns ne fait pas ton bonheur. De toute façon, ton bonheur, c'est un fantasma que Loreen s'est chargée d'éradiquer. Ou c'est devenu la couleur rare d'une pensée, entre quatre pavés moussus. Après ces deux années, tu ne seras plus jamais tranquille. Jusqu'à ton dernier souffle, tu seras sur la brèche, tu le sais. Et après ? Après basta. Tu auras fait ce que tu as pu. Tu ne veux pas imaginer « après ». D'ailleurs, pendant la formation pour les proches, ils l'ont bien répété : on se concentre sur le moment présent. Les faits, le ressenti sans jugement, la parole. *Bonjour ma chérie, je suis contente de te retrouver, salut Marvin, ça me fait très plaisir de te voir. On va au self ?* Au self, ta fille a perdu vingt ans, elle court derrière Marvin, bouscule des tables, hurle de rire, se laisse poursuivre, rebouscule des chaises, tu évites les regards effarés des bien-pensants qui prennent pour la première fois un café dans ce réfectoire bolchévique. Ce que les autres pensent de ta fille est le cadet de tes soucis. Elle est vivante. Elle rit. Aujourd'hui, c'est son âge mental qui gagne, c'est un jour de sauvé. Une jeune femme te demande de la monnaie, tu l'as déjà vue. Tu lui donnes le montant d'un chocolat chaud, comme tu le faisais pour Claudy, tes yeux te piquent, ces traîtres.

Il est 17 h 45, vous le savez sans regarder l'horloge, les jeunes saluent, embrassent, ils veulent leur place dans la file des médicaments, leur place ensuite dans la file des repas. Tu redresses des chaises, tu replaces des tables, la femme de ménage t'adresse un signe reconnaissant, tu rejoins le troupeau à grandes enjambées, tu prends le rythme, mais ces grands pas t'ont fait du bien, vous croisez la pensée coincée, franchement, quelle couleur incroyable, vous continuez sans elle, la femme dont la fille reste un enfant, un handicap mental en plus d'une maladie mentale, y en a qui cumulent, vous la regardez vous dépasser, vous enviez sa force, sa vivacité, vous avez le sang lent, le muscle anoxié, vous avez envie d'être pris dans son sillage mais elle est déjà sur son vélo, ailleurs, hors de votre vue quand vous atteignez le parking, l'arrêt de bus.

OceanofPDF.com

– Cette semaine, tout le monde se pend. Une véritable épidémie. La semaine passée, c'étaient des mutilations. Vous voyez bien qu'il s'agit d'autre chose que de tentatives de suicide. Nous avons dû l'attacher. Mais il est majeur, je ne suis pas censé vous dire cela. Il avait les mains en sang, à force de cogner sur la porte. Ce matin, il est plus calme.

OceanofPDF.com

Le chant des oiseaux n'a aucune incidence sur votre avancée poisseuse, mais le grincement de la roue mal huilée vous intrigue, vous vous retournez fugacement, vous voyez la mère avec ses yeux gonflés, sa fille plâtrée, ces premières fois où, vous aussi, vous aviez les yeux gonflés, les hoquets dans la voix, la vie fracturée, les os de l'âme à vif. Sans un mot, dans un unisson qu'aucun réalisateur ne pourrait reproduire, vos pas ralentissent. À peine. Juste pour qu'elle vous rejoigne avec la voiturette. Qu'elle se sente moins seule. Et même si vous savez que cela ne sert à rien. Vous l'adoptez. Tu l'ignores. Ton drame obstrue tes meurtrières. Tu pousses Emma depuis des jours, d'un hôpital à l'autre. Personne ne veut la garder. *Notre service n'est pas adapté / ce sont des appels à l'aide, il ne faut pas se laisser faire / on la garde cette nuit mais vous la reprenez demain / si c'était un suicide, elle serait morte / ce n'est pas en dramatisant que vous allez l'aider / une tentative de suicide, ce n'est pas un suicide / vous n'avez jamais trébuché dans un escalier ? Faut pas la surprotéger ainsi, ma petite dame / si elle voulait vraiment mourir, elle ne se couperait pas si superficiellement / si elle voulait mourir, elle ne vous aurait pas réveillée avant que l'alarme incendie ne s'active / soyez tranquille, quand ils décident de mourir, ils meurent.* Tu as fini par en parler à ton amie dermatologue, une ancienne de sa promo est psychiatre dans cet hôpital, tu touches le fond et le bout, elle a accepté de vous recevoir. Toi aussi tu as eu du mal à comprendre. Il t'a fallu du temps. Maintenant c'est fait. Ce sont des appels à l'aide. Que personne, même pas toi, ne voulait entendre. La semaine dernière, dans la salle d'attente, pendant qu'on la plâtrait, tu as vu le film dans ta tête, tilt, Emma en haut des escaliers de sa coloc, qui se lance, roule, rebondit, crac, tilt, rampe, appelle l'ambulance, raconte qu'elle a trébuché mais tu vois le film, maintenant tu sais. Emma a besoin d'aide. Tu as besoin d'aide. On ne peut pas vous laisser seules ainsi. Ils ont quoi ces abrutis à ralentir, tu as rendez-vous dans deux minutes avec l'amie de ta copine dermatologue. Il faut avoir un piston, maintenant, pour être hospitalisé rapidement en psychiatrie ? On

croit rêver. Et puis merde, tu ralentis, tu as les bras en compote avec cette chaise à la con.

Tu pars avant les autres. Un entretien d'admission, ça dure moins longtemps qu'une visite. Tu te demandes ce que tu as fait. Si tu as bien fait. Tu as l'impression de déposer Camille Claudel à la fourrière. Ta fille va dormir dans un hôpital psychiatrique. Qui aurait pensé ça ? Ils vont en faire quoi ? Tu as peur, horriblement peur. Mais tu as arrêté le film avant que le crâne de ton enfant n'explose sur le marbre.

Vous cherchez des yeux la nouvelle mais elle n'est plus là, tant pis, vous avancez. Sa fille, parquée sur la terrasse, vous regarde partir, elle n'a sans doute pas encore reçu les horaires. Vous ne vous retournez pas. Vous ne voulez pas voir ce qu'il y a sur le visage d'un enfant que l'on dépose ici. Le visage du premier jour. Le corps encore beau. Elle est plâtrée, donc elle est tombée. Mais vous savez que sa chute ne fait que commencer. Vous avancez. Vous n'y pouvez rien. Vous avez apprivoisé le mot « inéluctable ». Vous avez appris à gérer l'incertitude. Si la mère vient la semaine prochaine, vous l'entourerez de votre mieux, sur l'allée tout au moins, sans même y penser.

– Votre fille est majeure, elle sera présente à l’entretien. Vous imaginez dans quelle angoisse elle pourrait être si nous parlions d’elle en son absence ?

OceanofPDF.com

Tiens, vous êtes moins nombreux aujourd'hui. Ce doit être à cause de la grève. Mais non, d'autres arrivent, pressent le pas pour vous rejoindre, vous êtes dix, puis vingt, trente, à l'approche de la terrasse. Où est Lucie ? Et qu'est-ce qu'elle fiche parmi ces monstres ? Tu ne comprends pas ce qui s'est passé. Vous habitez ensemble depuis un mois. Tu as passé une semaine avec tes amis de la spéléo. C'est ainsi que vous avez choisi de vivre votre couple, chacun continue à faire les choses qu'il aime, pas question de s'enfermer dans le duo ronronnant, pas question de finir comme tous ceux-là autour de toi, tristes et gris. Avec Lucie, tu te sens vivant. Beau. Grand. Elle a le don de faire sortir de toi ce qu'il y a de meilleur. Sa vitalité te contamine. Tu as parfois un peu de mal à la suivre, mais t'es un mec, t'es plus lent, elle te lâche ça dans un grand rire et tu aimes ces grelots de joie. Tu t'es tout de même adapté au shampoing solide, au dentifrice solide, au plan zéro déchet, tu manges végan et tant qu'elle ne réclame pas le slow sex, tu prends tout, tu t'adaptes. Mais là. Là, quand tu es rentré, la cuisine était jonchée de sacs. Vos vêtements, vos livres, des bijoux, des plats, tout votre univers dans des sacs, et pas de Lucie. Rien dans le frigo. Pas de tonalité à son portable. Plus rien sur votre compte bancaire. Tu as commencé à flipper. Pas de famille à appeler, puisqu'elle ne voit plus sa famille. Les hôpitaux, la police. La police a embarqué une femme qui pourrait correspondre au signalement. Tu es passé au poste. Et tu arrives, à l'endroit où Lucie est depuis trois jours. On t'a parlé de maniaco-dépression. De phase maniaque. Ta mère te conseille de prendre distance. Elle dit que tu es jeune. Que tu ne peux pas t'enfermer « là-dedans ». Tu ne comprends rien. D'ailleurs Lucie n'est pas sur la terrasse. Et toi, tu l'aimes. C'est la femme de ta vie. Tu as envie de pleurer. Ce n'est pas du chagrin. C'est de la peur. La tristesse, ce n'est pas ton genre. Vous êtes si heureux, toi et Lucie. Frais diplômés, frais pacsés, frais amoureux. Vous avez la vie devant vous. Mais bon sang, qu'est-ce qui lui est arrivé, qu'est-ce qui t'arrive ? Bureau des infirmières. Chambre 27. Lucie est couchée, les yeux

ouverts sur le plafond. Elle ne tourne pas la tête. Tu te penches sur elle. Tu embrasses son front. Ses lèvres. Tu la regardes. Une larme quitte ses cils, glisse le long de sa joue, dans son oreille. Bureau des infirmières. Psychiatre. Pas de la famille ? Si si. On vit ensemble. On est pacsés. C'est ma femme. Tu dis au psychiatre ce que Lucie n'aurait jamais supporté d'entendre, « ma femme ». Cette possession insupportable pour elle devient la clé pour entrer dans le bureau du psychiatre. Tu entres aussi dans l'extrême intimité de celle que tu aimes : il y a un problème au niveau de ses synapses. Catatonie. Putain, c'est quoi ce vocabulaire hermétique ? Tu te lèves, tu repasses dans la chambre. Lucie n'a pas bougé. Putain. Toi, tu as besoin de bouger. Tu rentres au pas de course, tu vides les sacs, tu ranges l'appartement, tu demandes à ton père un petit coup de main pour terminer le mois. Non, Lucie n'avait pas d'assurance hospitalisation. Elle est contre ce système. Putain. Tu iras la voir. Chaque fois. Elle a besoin de toi et tu es là pour elle. Ta mère en pense ce qu'elle veut. Tu n'as que vingt-quatre ans, mais Lucie, c'est ta femme.

Quand claquent les portières, au moment où s'ouvrent les portes du bus, se décadénassent les vélos, aucun de vous n'a remarqué que le petit jeune de tantôt n'était pas là. Il ne portait pas encore en lui ce chagrin qui vous unit. Ce sera pour la semaine prochaine ou plus tard. Quand il aura encodé. S'il revient. Fera-t-il partie de votre clan ? Ça n'arrive pas à son enfant, à son petit. Vous ne partagez pas le même désastre.

– Ce n'est pas parce que nous l'avons menacé de faire appel au procureur du roi que nous en arriverons là. Il faut bien mettre des limites, mais en effet, s'il décide de signer une décharge ou s'il se met à nouveau en danger, nous n'aurons pas d'autre choix.

OceanofPDF.com

C'est un peu compliqué pour certains, les visites du mois de juin. Les autres ont besoin de vous pour les examens. Tant pis. Qu'ils apprennent. Les psychiatres vous ont bien dit de ne pas surprotéger, couvrir, de laisser du mou, de ne pas faire les parents parfaits, allez-y les gars, compensez avec un fast-food ou une promesse vite fait sur le gaz et filez voir celui qui blesse votre sommeil, troue votre estomac, déchire vos désirs, les autres ont tout ce qu'il leur faut, eux. Ils peuvent se débrouiller sans vous, eux. Toi, pas de problème de ce côté-là. Le petit dernier, il est bien au chaud dans ton ventre. L'aîné a terminé ses études. Mais franchement, qu'est-ce qui t'a pris, de remettre le couvert ? Si tu avais su. Parce que c'est lié, tu le sens. Ce n'est pas un hasard si Olivier a pété un câble le lendemain du test de grossesse. C'est quoi, le problème ? Il ne veut pas perdre sa place de cadet ? Il refuse que tu remplaces son père ? Que tu sois heureuse avec un autre ? Ce n'est pas comme si tu avais choisi cette grossesse. C'est arrivé. Et oui, vous êtes heureux. Cet amour est si doux si bon, tu te sens aimée comme jamais, et être si bien à deux, ça donne envie de faire un bébé. Vous en aviez parlé. Mais vous aviez renoncé. À vos âges. Et puis la vie en a décidé autrement, voilà tout. Olivier était devenu fou. Choisir entre le bébé et lui, voilà ce qu'il exigeait. Évidemment, vous ne pouviez pas accéder à son ultimatum. Alors il s'est mis à voler, à tricher, il s'est fait renvoyer du bahut, il a dealé, il s'est retrouvé en IPPJ et puis ici, dans un hôpital pour les fous. Ton petit. Ton chéri. Vous avez commencé une thérapie familiale et tu ne trouves plus le sommeil. Parce que tu ne sais plus, depuis, si c'est Olivier ou le bébé que tu choisirais, si Olivier réitérait son ultimatum. Mais tu es là. Tu viens le voir. Tu veux y croire. Jean-Luc te soutient. Sans lui, tu ne serais pas dans ce parc. Tu n'en peux plus, tu n'en peux plus, tu n'en peux plus. Et ce n'est pas hormonal. Tu es rincée. Olivier t'a balancé son vitriol, ses mines antipersonnel. Peux-tu encore l'aimer ? Tu le dois. L'amour peut-il devenir un devoir ? Et cette petite qui pousse en toi, de quelle maladie mentale va-t-elle souffrir, après une telle grossesse ? Ta première fille. Peut-elle ne pas

avoir souffert de ta dérive ? De ta si grande peine ? Cette fois, tu ne veux pas de péridurale, tu veux un accouchement le plus naturel possible, as-tu dit à Jean-Luc. En réalité, tu veux payer ta dette, et à la fois tu veux souffrir d'autre chose que d'Olivier. Tu ne seras pas seule avec lui. Son infirmière référente sera présente. Cela te rassure. Sur le temps de ta grossesse, Olivier a atteint ta taille. Tu as peur de ton fils. Ça fait durcir ton ventre. Le thérapeute est confiant, Olivier est plus calme, il fait son chemin. Depuis quelques semaines, tu l'admet, les entretiens se passent plus paisiblement. Mais tu n'as pas encore pardonné. Tu lui en veux, pour l'argent que ses conneries t'ont coûté, pour ce chapitre de ta vie qu'il abîme au cutter, pour cette peur qui ne te quitte pas, les amis que tu ne vois plus, les parents qui te jugent coupable, le congé de maladie que tu as fini par demander, tu lui en veux, tu lui en veux tellement. Tu vas avoir un bébé, une petite fille. Et tu te sens si vieille. Mais tu avances, emportée par cette armée muette qui se joint à ton pas résigné. C'est ta fille, à faire tendre ainsi ton ventre, qui te souffle la force qui te manquait.

Vous dépassez la femme enceinte, à ce rythme-là, vous allez rater votre bus. Le soleil chauffe votre dos, c'est délicieux. Vous ne partirez pas en vacances cet été, ou pas loin, ou pas longtemps. En général, ça dégénère quand vous quittez le pays. Alors chaque rayon de soleil à prendre devient un voyage. Ça donne envie à certains de s'offrir un petit rosé à la première terrasse, une petite pause, avant le reste de la journée, les révisions, le souper, la promesse à tenir.

Quand tu atteins la voiture, tu comprends que tu es incapable de conduire. Tu appelles Jean-Luc. *Viens me chercher. Non, ça s'est très bien passé. Je te raconterai. On a beaucoup pleuré mais ça va, ça va, ça va aller. Viens me chercher. La petite arrive. Prends ma valise. Pitié, Jean-Luc, dépêche-toi.* Nom d'un chien ça fait mal, surtout ne pas pousser, tu voulais souffrir, eh bien, te voilà servie. Depuis quand on peut comparer des contractions à une autre souffrance ? Quelle conne ! En attendant, tu sens encore contre ton ventre les sanglots d'Olivier, ce long chemin qu'il a fait pour retrouver tes bras, sa peine à lui, *je t'aime maman, j'aime la petite aussi, Jean-Luc, aussi, je vous aime, c'est moi que je n'aime pas. – Moi aussi, mon chéri, mon amour, moi aussi je t'aime, je vous choisis tous les deux, mon chéri, tous les deux.* Tu ne vas pas tenir, tu appelles l'ambulance.

Pas question que ta fille naisse sur le parking d'un hôpital psychiatrique. Tu démarres, tu sors du parking, tu t'arrêtes à l'emplacement du bus.

OceanofPDF.com

– Elle a disparu depuis ce matin. Nous nous en sommes rendu compte à midi. Elle manquait au repas. La police est prévenue. La situation est critique. Nous vous suggérons de faire la liste des endroits où elle pourrait être. Des personnes chez qui elle aurait pu se rendre. À ce stade, cela dépasse nos attributions. Et nous ne pouvons nous permettre de susciter une crise d'angoisse généralisée en interrogeant les autres patients. La police fait son travail. Laissez-lui un peu de temps. Croisons les doigts.

OceanofPDF.com

Les bruits courent, pas vous. L'allée est en pente très douce, elle vous aspire mais votre cadence est rodée, respectée, intégrée, harassée. Les portables ont chauffé hier soir. Chacun de vous a une version singulière de ce qui est arrivé, mais vous avez appris à garder distance. Vous ne regardez plus le monde au travers de la lunette émotionnelle de votre enfant, et vous connaissez Samuel, jamais il n'aurait battu un patient. Pourtant, des parents ont porté plainte. Sont-ils parmi vous ? Toi aussi, au début, tu as failli porter plainte. Pour maltraitance. Quand ils ont attaché Mira, pendant quarante-huit heures, qu'ils l'ont laissée seule, sanglée, dans une angoisse affolante. Quand tu l'as retrouvée en chiffon molle. Même le plus sauvage des chevaux, on ne le traite pas comme ça pour le dresser. Parce qu'il s'agit de ça. On a dressé ta fille. Tu te fais du mal, on t'isole. Tu es agitée, on te sangle. Tu hurles, on ne t'écoute pas. Tu n'as pas encore compris ? On te neuroleptise. Thérapie comportementale, ont-ils justifié. Mais aucun autre hôpital ne voulait d'elle. On te donnait uniquement les coordonnées d'hôpitaux qui ont des chambres d'isolement. Même ceux-là refusaient Mira. Ils ne proposeraient pas une autre approche, et mieux valait pour elle éviter des changements, sources inévitables de stress émotionnel. Tu as fait sur la toile les mêmes recherches qu'ont faites, probablement, ceux que ton pas accompagne sur cette allée. Tu n'étais plus la mère qui gémit derrière une ambulance. Tu surfais sur les plus hautes vagues de l'océan humain, tu cherchais d'autres approches, d'autres théories, tu étais dans la seule impasse disponible. Alors toi aussi, tu t'es laissé dresser, tu as suivi, obéi, tu as tenté la confiance, tu as lu, écouté, tu as accepté l'idée que tout était à voir avec un regard neuf, vierge. Tu as lu encore. Tu as découvert des outils, pour elle, pour toi, tu les as essayés puis aiguisés. Parfois, tu te regardais dans le miroir et comme au premier jour, tu ne te reconnaissais pas. Tu n'es plus la même. Les autres peuvent s'y tromper. Pas toi. Quand tu ris, si tu y parviens, personne ne mesure l'effort. Quand tu parles d'un sujet léger, personne ne pense que tu te caches. Quand tu arrives en retard, ton mari

n' imagine pas que tu as pleuré dans la voiture avant de rentrer. Quand tu entends qu'un pont s'est effondré, qu'un volcan a englouti un village, qu'une guerre s'éternise, personne ne peut deviner que dans ton esprit, ces événements sont dérisoires. Tu as honte, parfois, d'être ainsi monomaniacque. L'ampleur de ton isolement t'effraie. Encore heureux que personne ne s'en rend compte. De ton inhumanité. Et si c'était le contraire ? Si, au cœur des choses humaines, tu vivais la pire ? Cloîtrée dans le ganglion métastasé de l'âme troublée de ton enfant. Tu les côtoies, tu as appris à semblantiser, tu évites d'effrayer, d'inquiéter, tu avances, avec tes compagnons de misère, sur une allée incertaine et finalement, oui, tu avances, vers une autre toi-même, plus forte, invincible, celle-là, qui peu à peu comprend comment aimer /parler /soutenir /accompagner, ta fille en multidanger, en polydérive, en disparition déprogrammée. Samuel, tu le connais, jamais il ne se laisserait déborder par ses propres émotions. Samuel, tu as puisé dans sa force. Cet ancrage magistral que tu sens en lui. Tu as puisé dans les yeux paisibles et profonds du psychiatre, tu as puisé dans les paroles prudentes de l'assistante, tu as balayé ton orgueil, ta fierté, tu as accepté que tu ne connaissais rien. Que tu ne comprenais rien. Alors oui, tu as commencé à avancer. Pour cela, il fallait d'abord couper, intérieurement et à l'insu de tes proches, toutes les amarres. Accepter que pour un temps, pour toujours si nécessaire, tout le reste devenait dérisoire. Ah oui, tu aurais aimé accueillir des migrants, donner ton temps, ton énergie, ton argent, mais la vie de ta fille était en danger et c'est cette vie-là que tu devais sauver. Non, Samuel n'a pas battu Durum, non, Samuel n'est pas raciste. Un jour il a sanglé ta fille, un jour il a dû la contenir, le temps que le calmant agisse, mais un jour aussi, il lui a dit *tu es une battante, tu vas y arriver, j'ai confiance en toi* et ce « j'ai confiance en toi » qui a transformé Mira, cette phrase que personne ne pensait, ne disait, n'osait, Samuel, lui, avec son petit air d'infirmier à peine diplômé, il l'a prononcée. Alors tu vas avec ta fille dans le bureau du directeur administratif, et tu proposes à ta fille de raconter sa version. Tu la sens investie de cette mission. Responsable. Adulte. Quelque chose en elle tient debout. Tu t'y accroches. Quand vous sortez du bureau, tu vois l'un ou l'autre de ceux du troupeau. Vous vous reconnaissez, ça suffit.

– Pour une question administrative, il ne nous est plus possible de le garder. Nous pouvons vous proposer le service chronique. C'est une question administrative. Les décrets ministériels nous imposent des durées limitées.

OceanofPDF.com

Vous avez connu la fin de l'été ici, ou pas, les saisons sont celles de votre enfant, vous n'appartenez plus au monde de l'ailleurs. Ta femme t'a quitté, vos filles sont parties avec elle. Tu es resté avec Julien, qui n'est même pas ton fils. Enfin si. Enfin non. Tu as pris les coups et les gueulantes. Il en faut plus pour que tu te tires. Parce que ton père t'a abandonné, tu es devenu un père qui n'abandonne pas. Tu étais là, le jour où Claudy est morte, devant toi. Tu n'as pas couru vers son corps balancier, tu as levé les yeux vers la fenêtre de la chambre de Julien, tu as soutenu son regard affolé, tu es monté, et tu l'as bercé, comme tu n'avais pas eu l'occasion de le faire lorsque tu es devenu son père, à la commune où tu venais signer la demande d'adoption. Tu viens chaque mercredi. Tu le reprends chaque week-end. Tu as envie de l'emmener à la montagne une semaine, si le docteur est d'accord. Tu es son père et son frère, puisque vos pères vous ont laissés tomber. Tu ne diras jamais un truc comme ça au docteur, c'est des tordus à voir le mal partout, les psychiatres, quand ils rencontrent les parents. La petite assistante, elle est bien partie, dans le genre, à te demander si tu espères reconquérir sa mère en t'occupant de Julien. Elle fait six ans d'études, sans sortir le nez de ses syllabus, elle sait à peine différencier une rougeole d'une rubéole et pan, dans les gencives, une interprétation de série télé. Depuis quand il faut porter un enfant dans son ventre pour être son parent ? Tu es devenu le père de Julien avant d'avoir envie d'autres enfants avec Hélène. En jouant à cache-cache, en mouchant le nez, en racontant des histoires, en épongeant le jus d'orange renversé, en écoutant ses petits charabias. Hélène n'en peut plus ? Hélène ne t'aime plus ? Ce sont des choses qui arrivent. De toute façon, tu lui en veux de faire ça à Julien. Il n'avait pas besoin de ça en prime. Mais tes filles. Alors là. Les enfants abandonnés, tu connais. Et les pères ? Tu aurais voulu en parler avec le psychiatre, tu le sens bien celui-là. Mais comme il ne s'agit pas de Julien, il dit que ce n'est pas avec lui que tu dois en parler. Que tu devrais consulter quelqu'un. Tu te vois t'effondrer devant un gars qui pourrait être ton fils en

disant que tu ne comprends pas ce qui a merdé avec tes filles, que tu es juste un tiroir-caisse, un punching-ball. Hélène les manipule, tu le pressens. Mais n'ont-elles pas le choix de la croire ou pas, de se laisser faire ou pas ? Tu t'occuperas de ça plus tard. Un problème à la fois. Julien commence à aller mieux. Il a une petite amie. Évidemment, ce n'est pas l'idéal. On n'a jamais fait un homme qui marche avec deux unijambistes. Mais l'amour lui fait du bien. Et toi, ça te réchauffe le cœur, de voir ton fils regarder une fille. L'amour, c'est le carburant de l'espoir.

D'habitude, à cette heure-ci, tu es seul dans cette allée. Tu pars plus tôt parce que Hélène ne veut pas te croiser. Elle a demandé des « allées alternées ». Aujourd'hui, tu apprécies la compagnie des autres, vos pas accordés, ces minutes sans solitude. Et pourtant, à cet instant, aucun de vous ne pense à la même chose, aucun ne voit la montgolfière vous survoler. Aucun ne se doute que la feuille de bouleau qui, dans sa légèreté, a semblé vous suivre pendant quelques mètres, est la première de toutes les feuilles de bouleau du pays à tomber. Aucun n'a fait le choix de vivre ça. Seules vous réunissent cette allée et la conscience aiguë de votre effondrement.

– Nous en avons discuté en équipe. Votre fille peut rentrer chez elle. C'est d'ailleurs son souhait. Son comportement s'est amélioré. Elle a suivi le programme d'activités. Nous n'avons aucune raison de la garder. Je comprends votre anxiété. Vous devriez peut-être vous faire aider.

OceanofPDF.com

De la neige avant la Toussaint, vous aurez tout vu. Il y a encore des ongles vernis qui dépassent des sandales, des tee-shirts sous les vestons de coton, il ne fait même pas froid. Plus rien ne tourne rond ici-bas. Putain de climat. Vous ne craignez pas la fin du monde, vous, sur cette allée. Elle a déjà eu lieu. La fin de votre monde, les dérèglements, ce qui ne peut se comprendre ni se mesurer, ce qui ne peut s'expliquer, vous baignez dedans, c'est votre lot. Alors la neige. Les noyers ont encore toutes leurs feuilles. Avez-vous déjà vu de la neige tomber avant les feuilles des noyers ? Et ce soleil. Entre la pluie et le soleil, l'arc-en-ciel. Peut-il y avoir un arc-en-ciel avec de la neige ? Quand on ne vient plus sur cette allée, existe-t-il un lieu, un groupe, où l'on puisse ne pas se sentir seul ? Comme pour un dernier baiser, un à bientôt, un j'ai fait une bêtise ou un je t'aime, on sait rarement, au moment de le vivre, que c'est la dernière fois. C'est la dernière fois pour toi. Les jambes qui te portent tremblent. Tu es venue leur dire que ta fille est morte, il y a une semaine. Tu préfères leur annoncer toi-même, c'est plus humain. Surtout à l'infirmière rousse. Tu feras comme elle, tu diras la vérité. Mira t'a appelée *tu m'aimes encore, maman ? j'ai fait une bêtise*. Ton portable était dans ta poche, comme toujours, tu as bondi, tu le fais chaque fois, *quelle bêtise, ma chérie ? Bien sûr que je t'aime, j'arrive, j'arrive, tu es où ?* Un appel à l'aide. C'en était un. On ne se suicide pas avec trois anticoagulants retrouvés dans un fond de tiroir. Ils dataient de sa jambe plâtrée. Ils étaient sans doute périmés, en prime. Mais tu as grillé les feux rouges, tu as dépassé les limites de vitesse parce que pendant chacune de ces secondes, ta fille doutait de ton amour alors chaque seconde comptait. Quand tu es arrivée, du sang filait le long de sa bouche, de son cou, ses bras étaient bleus, le drap sous elle était rouge. Tu t'es couchée à côté d'elle. Dans le sang de ton enfant, tu t'es allongée. Tu l'as prise dans tes bras et tu l'as laissée partir en lui répétant que tu l'aimais, jusqu'à son dernier pauvre petit souffle. Tu l'as laissée quitter le monde dans lequel elle ne trouvait pas sa place. Tu t'en fiches de ce qu'ils t'ont dit après. Que de toute façon, il

était trop tard. Qu'on n'aurait rien pu faire. Toi, ce que tu devais faire, à cet instant, c'est l'aimer, et aucune ambulance ne pouvait le faire à ta place. Tu devais lui rendre sa liberté, à ton oiseau fragile, ta baleine chérie. C'était un appel à l'aide et tu l'as aidée. Ce n'était pas un appel à vivre. Au plus profond de toi, tu l'as su, depuis le début. *Je ne veux pas de cette vie, maman.* Tu t'es battue, pourtant. Tu l'as attachée au rocher, tu la voulais vivante, en vie, battante, elle a essayé, elle a tenu un an pour toi, pour ne pas faire « ça » à ta vie. C'était un accident. Tu laisses les autres penser ce qu'ils veulent. Tu ne t'en veux pas de ne pas avoir appelé les secours. Tu t'en veux pour cette année infligée à ton enfant pour ta seule survie. Tant de souffrance. *Va en paix, ma chérie. Je t'aime et je t'aimerai.* C'était peut-être son choix. Son calcul. Parler d'une bêtise, empêcher le mot suicide de s'imprimer dans ton cœur de maman. Prendre suffisamment de seringues. Treize, c'est tout de même beaucoup. Attendre suffisamment de temps. Elle n'avait pas préparé son sac cette fois. Mais tu n'as pas pensé à ce détail. Tu as respecté son mystère. Enfin. Tu lui as donné ce dont elle avait réellement besoin. L'absolu de ton amour. Tu as pris dans tes bras son âme épuisée, ce fragile oisillon.

Vous approchez du parking, vous voyez cette silhouette, vous l'avez déjà vue. Elle vous attend. *Je viens vous dire au revoir. Je voulais vous remercier. D'avoir été là, d'avoir fait ce chemin si souvent avec moi. De m'avoir offert de me sentir moins seule. Sans vous, je n'aurais pas tenu le coup. Je suis grandie, de votre courage et de votre peine.* Elle vous serre la main, vous prend dans les bras. D'autres vous rejoignent, ils comprennent tout de suite. Comme une équipe de rugby, vous finissez tous agglutinés, secoués, vos sacs puants posés sous des flocons incongrus. Vous êtes les compatriotes d'un pays non cartographié. Personne ne vous connaît. Personne ne parle de vous. Quand vous quittez cette allée, quand vous rejoignez votre bus, quand vous remontez sur votre vélo, quand vos mains se retrouvent par-dessus le trottoir de la honte, plus personne ne vous reconnaît, vous n'existez plus. La frontière, elle est là. Tracée autour du troupeau. Là où l'écorce terrestre a craqué en profondeur, vous isolant définitivement de ceux qui ne vivent pas ça.

REMERCIEMENTS DE L'AUTRICE

*

L'autrice a bénéficié d'une bourse de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour l'écriture de ce roman et tient à remercier chacun de ceux qui ont fait le choix de soutenir ce projet.

OceanofPDF.com

DIRECTION ÉDITORIALE Benoît Verhille
COUVERTURE Renaud Buénerd
MAQUETTE Valérie Dussart
RELECTURE ET CORRECTION Marianne Kmiecik,
Bénédicte Crubellier, Zacharie Boissau

NOUS REMERCIONS
Aline Connabel, relation libraires

Les équipes de
Belles Lettres diffusion distribution
Présence graphique

OceanofPDF.com

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

OceanofPDF.com

© Éditions La Contre Allée, 2022

Éditions La Contre Allée
Collection LA SENTINELLE
www.lacontreallee.com

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre
réservées pour tous pays.

e-ISBN : 9782376650799

© 2022, version numérique Primento et Éditions La Contre Allée

Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs

OceanofPDF.com